

Textes choisis de Léon Tolstoï



Compilation Résistance71

PDF JBL1960

Avril 2021

Textes choisis de Léon Tolstoï



Léon Tolstoï : penseur, écrivain, essayiste russe (1828-1910), né comte Lev Nicolaïevitch Tolstoï. Écrivain mondialement célèbre à la fois pour sa littérature épique et profondément réflexive sur la nature humaine, il est l'auteur de deux des romans les plus lus et les plus traduits de l'histoire de la littérature : **“Guerre et Paix”** et **“Anna Karénine”**. Tolstoï fut un écrivain prolifique qui écrivit plus de nouvelles et d'essais que de longs romans. Plusieurs fois nominés pour les prix Nobel de Littérature et de la Paix, il n'en fut jamais honoré.

Tolstoï fut un fervent avocat de la résistance non-violente à tout système oppresseur, y compris celui de l'Église, qu'il analysa comme trahison des enseignements du Christ, et eut un impact considérable (et controversé) dans sa relecture et interprétation des Évangiles du Nouveau Testament à tel point qu'il fut dit de lui qu'il a établi une forme “d'anarcho-christianisme”. Son écrit : **“Le royaume de dieu est en vous”** en fut un clair exemple et une grande réussite spirituelle. Nous avons mis quelques-uns de ses textes à cet effet ci-dessous. Socialisant par nature, il refusa de reconnaître toute forme de socialisme autoritaire et de partis qui

fleurissaient de son temps. Tolstoï, à l'instar du prince **Pierre Kropotkine**, délaissa les fastes de la vie de privilégié qu'il avait de naissance en Russie tsariste, pour se lancer sur le chemin d'un anarchisme spirituel. Il fut en contact par correspondance avec **Gandhi** et bien d'autres personnalités qui recherchaient ses conseils. Sa correspondance fut très abondante et bien conservée. Il écrivit : **“La vérité est que l'État est une conspiration faite non seulement pour exploiter les citoyens, mais aussi pour les corrompre. De la sorte, je ne servirai jamais aucun gouvernement où que ce soit.”**

En mars 1861, il visita **Pierre-Joseph Proudhon** alors en exil à Bruxelles et les deux hommes sympathisèrent grandement. Ils discutèrent longuement d'Éducation et de l'importance de la Presse et de l'Information écrite (Proudhon était typographe de profession). Il rencontra également **Victor Hugo** en 1860.

Tolstoï, par sa relecture des Évangiles, a remis la spiritualité chrétienne sur son chemin de radicalité, celui de la non-violence, de la compassion, de l'entraide et de l'aversion du monde marchand et de la décrépitude matérialiste, chemin et message tant dévoyés par toutes les églises dogmatiques de l'adoration et de la soumission aux “vicaires” du Christ sur terre et seuls soi-disant détenteurs de la “vérité”. Un auteur et philosophe à redécouvrir en ces temps de déchéance et d'effondrement total.

~ **Résistance 71** ~



Du Sens de la Vie

Léon Tolstoï, 1900



J'ai bien des fois ressenti de l'étonnement et de la tristesse à reconnaître que ce qui était si clair pour moi — et c'est encore trop peu dire de ce qui fait toute ma vie, j'entends les desseins de Dieu et les moyens que nous avons pour les remplir — demeurerait, pour les autres, obscur et incertain. Quand sur la route de Toula, je m'arrête à suivre le travail des ouvriers d'une usine métallurgique, je pense nécessairement qu'à chacun de ces ouvriers, est assignée une tâche particulière, que son devoir est d'accomplir. Toute la nature éveille en moi la même réflexion : chaque plante, chaque animal a été mis au monde en vue d'une fin déterminée, pour laquelle il a reçu des organes appropriés : des racines, des feuilles, des antennes, etc. ; d'autre part, je vois que l'homme, outre les organes qui ont été donnés à tout animal, a reçu une raison qui lui demande compte de tous ses actes. Il faut que cette raison soit satisfaite et que l'homme conforme sa conduite aux indications qu'elle lui fournit. Dans la vie, les hommes n'ont jamais eu, et n'auront jamais, d'autre guide que leur raison. L'homme qui vit selon sa raison, vit en remplissant la volonté de Dieu, de même que la plante et l'animal, qui vivent suivant leurs instincts et les tendances de leurs organes, vivent en remplissant la volonté de Dieu.

On m'objecte que tel homme croit accomplir la volonté de Dieu en coupant la gorge à ses semblables, tel autre en mangeant le corps du Christ sous la forme de petits morceaux de pain, un troisième en ne doutant pas qu'il ait été sauvé par le sang du Christ. Ces façons diverses d'interpréter la volonté de Dieu jettent le trouble dans l'esprit de certaines

gens qui semblent croire qu'ils doivent se guider, non d'après leur propre raison, mais d'après celle des autres. Il importe peu de savoir comment Dragomirow[1] entend la volonté divine. Du reste, pense-t-il sérieusement que Dieu commande aux hommes de se couper la gorge ? Cela n'est pas sûr. On peut dire une chose et dans le fond en croire une autre. Les mots ne prouvent rien. Ce qui importe, c'est l'explication que je me suis faite de la volonté de Dieu avec le secours de ma raison, c'est-à-dire le sens que j'attribue à mon existence dans ce monde.

Cette existence doit avoir un sens, comme doivent avoir un sens les mouvements d'un ouvrier qui travaille dans une usine. De toutes nos forces vitales, nous tendons à nous élever d'une basse interprétation à une intelligence supérieure de la vie : de l'égorgeage systématique à la superstition des petits morceaux de pain, de la superstition des petits morceaux de pain au mythe de la rédemption, du mythe de la rédemption à l'intelligence d'une doctrine chrétienne morale et sociale.

Dès lors, m'apparaît le sens de la vie, qui est de fonder le royaume de Dieu sur la terre, c'est-à-dire de faire régner sur les rapports des hommes, au lieu de la violence, de la cruauté et de la haine, l'amour et la fraternité. Le moyen que nous devons employer pour atteindre ce but, est notre perfectionnement individuel, c'est-à-dire que nous devons remplacer l'obéissance à nos appétits égoïstes par l'exercice d'un charitable dévouement envers nos semblables, suivant le précepte évangélique qui résume la loi et les prophètes : Toutes les choses que vous voulez que les hommes vous fassent, faites-leur aussi de même.

Tel est pour moi le sens de la vie, et je n'en vois pas de plus élevé. Je suis loin, dans mes actes, de m'y conformer, mais je le fais souvent, et plus je vais, mieux je m'accoutume à m'y conformer ; et plus souvent je m'y conforme, plus joyeuse devient ma vie, plus libre, plus indépendante du monde extérieur, et moins terrible me semble la mort...

À chacun sa voie pour atteindre la vérité. Pour moi, je puis dire, tout au moins, que je répands dans mes écrits, non de vaines paroles, mais cela même qui fait toute ma vie, tout mon bonheur, et qui m'accompagnera dans la mort.

AUX TRAVAILLEURS

Léon Tolstoï, 1902

Extrait de “Conseils aux dirigés”



***Et vous connaîtrez la vérité,
Et la vérité vous affranchira.
(Jean, VIII, 32.)***

Il me reste peu de temps à vivre et, avant de mourir, je voudrais vous dire, à vous travailleurs, ce que j'ai pensé du joug qui pèse sur vous et des moyens qui pourraient vous en libérer.

J'ai beaucoup réfléchi à ce sujet, et de tout ce que j'ai pensé et pense encore, peut-être quelque chose pourra-t-il vous servir.

Je m'adresse naturellement aux ouvriers russes parmi lesquels je vis, et que je connais davantage ; mais j'espère que certaines de mes pensées pourront également être utiles aux travailleurs des autres pays.

I

Le fait que vous autres ouvriers êtes forcés de passer votre vie dans la misère, que vous êtes condamnés à un travail pénible, infructueux pour vous, alors que d'autres, sans aucun travail, jouissent du produit de votre labour, que vous êtes les esclaves de ces hommes, quand cela ne doit pas être, ce fait émeut quiconque a des yeux et du cœur.

Mais que faire pour que cela change ?

Le moyen le plus simple et le plus naturel, celui qui s'offre avant tout et s'est offert de tout temps, vous paraît être d'enlever par la force à ceux qui vivent de votre travail ce dont ils jouissent illégitimement. Ainsi, dans l'antiquité, agirent les esclaves à Rome ; au moyen âge, les paysans d'Allemagne et de France ; ceux de Russie, à plusieurs reprises, au temps de Stenka Riazine et de Pougatchev ; de même agissent parfois les ouvriers russes de nos jours.

Pourtant, ce moyen, considéré par les ouvriers opprimés comme le meilleur, non seulement n'atteint jamais son but, mais, au lieu d'améliorer leur sort, l'aggrave plutôt. Dans l'antiquité, lorsque le pouvoir était moins bien armé qu'aujourd'hui, on pouvait encore espérer le succès de ces révoltes ; mais aujourd'hui, lorsque le gouvernement prend toujours la défense de ceux qui ne travaillent pas et détient entre ses mains d'énormes sommes d'argent, les chemins de fer, les télégraphes, la gendarmerie et l'armée, toutes les tentatives de ce genre se terminent invariablement, comme se sont terminées récemment les révoltes dans les gouvernements de Poltava et de Kharkov : par le supplice et le martyre des révoltés ; et la domination des oisifs sur les travailleurs ne fait que se consolider davantage.

En cherchant à opposer la force à la force, vous agissez, vous autres ouvriers, comme un homme ligoté qui, pour se libérer, tirerait sur les cordes qui le lient : il ne parviendrait qu'à resserrer davantage les nœuds qui l'entravent. Il en est de même quand vous tentez de recouvrer par la force ce qu'on vous ôte par la force.

II

Il est donc évident pour tous que la révolte n'atteint pas le but et que, loin d'améliorer la situation des ouvriers, elle la rend plutôt pire. Aussi, les hommes qui veulent, ou du moins qui affirment vouloir le bien des ouvriers, ont-ils imaginé récemment, pour les affranchir, un nouveau moyen. Ce moyen est préconisé en vertu de la doctrine suivante : quand tous les travailleurs seront privés de la terre qu'ils possédaient auparavant et deviendront tous ouvriers de fabriques (ce qui doit, d'après cette doctrine, arriver fatalement, à heure fixe comme le lever du soleil), quand, grâce aux syndicats, sociétés coopératives, manifestations et à l'envoi de leurs partisans dans les parlements, ils auront amélioré de plus en plus leur situation et se seront même, à la fin, appropriés les usines, les fabriques et les instruments de production, dont la terre, alors ils seront absolument heureux et libres. Bien que cette doctrine soit remplie

d'affirmations arbitraires, de contradictions et tout simplement de sottises, elle ne prend pas moins de l'extension depuis quelque temps.

Elle est acceptée non seulement dans les pays où la majeure partie de la population s'est détachée, depuis plusieurs générations, du travail agricole, mais aussi là où la masse des travailleurs ne songe pas encore à abandonner la terre.

Une doctrine qui exige avant tout d'arracher l'ouvrier des champs à ses travaux habituels, sains et agréables, pour le transplanter dans les conditions malsaines, tristes et dangereuses d'un labeur abrutissant et monotone ; une doctrine qui le prive de l'indépendance de l'ouvrier agricole pouvant assurer presque tous ses besoins, et qui le soumet à l'entière servitude d'ouvrier de fabriques vis-à-vis de son maître, cette doctrine ne devrait avoir, semble-t-il, aucun succès dans les pays où les ouvriers vivent encore de la terre. Cependant, cette doctrine à la mode, connue sous le nom de socialisme, même en un pays comme la Russie, où 98 % des travailleurs sont encore employés à l'agriculture, est acceptée volontiers par les 2 % restants d'ouvriers qui sont détournés ou déshabitués du travail des champs.

La raison en est qu'en abandonnant l'agriculture, l'ouvrier se laisse entraîner par les séductions de la vie des villes et des fabriques. Et la justification de cet entraînement lui est donnée par la doctrine socialiste, qui considère la multiplication des besoins comme un indice de civilisation.

Dès que ces ouvriers ont appris quelques notions de la doctrine socialiste, ils les propagent avec zèle parmi leurs camarades et, grâce à cette propagande et aux besoins nouveaux qu'ils ont contractés, ils se tiennent pour des hommes avancés, bien supérieurs au grossier moujik, ouvrier des champs. Par bonheur, ces ouvriers de fabriques sont encore peu nombreux en Russie, et l'énorme masse des travailleurs agricoles, ou ignore encore la doctrine socialiste, ou, si elle en a entendu parler, la considère comme quelque chose qui ne la touche point et n'a aucun rapport avec ses besoins réels.

Tous les moyens d'action des socialistes : syndicats, manifestations, élections de députés au Parlement, à l'aide desquels les ouvriers industriels cherchent à alléger la servilité de leur situation, ne présentent aucun intérêt pour les libres travailleurs des champs. Ceux-ci ne se soucient nullement de l'augmentation du salaire, de la diminution des heures de travail, d'une caisse commune, etc. ; ils n'ont besoin que d'une chose : la terre. Or, partout ils en ont trop peu pour nourrir eux et leur

famille. Et, sur cette unique chose qui leur est indispensable, la doctrine socialiste reste muette.

III

Tous les ouvriers russes intelligents comprennent que la terre, la terre affranchie, peut seule améliorer leur sort et les délivrer de l'esclavage.

Voici ce qu'un paysan russe stundiste[1] écrit sur ce sujet à un ami :

« **Si l'on entreprend une révolution qui laisse la terre demeurer propriété privée, il va de soi que ce sera une révolution inutile.** Ainsi, nos frères qui vivent à l'étranger, en Roumanie, racontent qu'il y a une constitution, un parlement, mais que presque toute la terre est entre les mains des propriétaires fonciers. Quel avantage tire donc le peuple de ce parlement ? On n'y voit, racontent-ils, que luttes entre partis, tandis que le peuple est cruellement opprimé et asservi par les propriétaires. Ceux-ci, sur leurs terres, ont construit des hameaux. D'ordinaire, ils donnent aux paysans la moitié du rendement de la terre, et en général pour une seule année. Si le paysan a bien labouré, l'année suivante le propriétaire ensemeuce lui-même le champ ainsi préparé et envoie le laboureur dans un autre endroit. Si le malheureux travaille plusieurs années chez le même propriétaire, il demeure quand même son débiteur. Le gouvernement, pour les impôts, lui enlève ses dernières ressources : cheval, vache, charrette, charrue, vêtements, lit, vaisselle, et tout est vendu presque pour rien. Alors, le pauvre paysan s'en va, suivi de sa famille affamée, chez un autre propriétaire qui lui semble plus humain. Celui-ci lui donne bœufs, charrue, graines, etc. ; mais, au bout d'un certain temps, la même histoire se renouvelle. Alors, il va chez un troisième, et ainsi de suite. Pour ce qui est de la récolte, les propriétaires qui ont eux-mêmes ensemeucé louent des ouvriers, mais le paiement n'a lieu que la moisson finie et peu de patrons paient les ouvriers ; la plupart retiennent sinon le tout, du moins la moitié du salaire. Et pas de recours à la justice. Voilà votre constitution ! Voilà votre parlement !

La terre est la première chose indispensable que le peuple devrait s'efforcer d'obtenir. Il me semble que les usines et les fabriques deviendront d'elles-mêmes la propriété des ouvriers quand les paysans posséderont la terre ; ils y travailleront et vivront largement de ce travail. De ce fait, la plupart, renonçant à travailler dans les fabriques et les usines, la concurrence sera moindre pour les ouvriers. Leur salaire augmentera, ils pourront organiser leurs associations, leurs caisses, etc., et faire eux-mêmes concurrence aux patrons. Ces derniers, n'ayant alors

plus de profit à détenir les fabriques, se mettront d'accord avec les ouvriers. La terre est donc le principal objet de la lutte. Et c'est là ce qu'il faut expliquer aux ouvriers. Si même ils obtiennent une augmentation de salaire, ce ne sera qu'une concession provisoire pour permettre aux esprits de se calmer. Puis, les conditions se modifieront de nouveau : au lieu d'un mécontent, il y en aura dix qui voudront prendre sa place, et comment alors pourront-ils réclamer l'augmentation des salaires ? »

Si les renseignements communiqués dans cette lettre sur la situation en Roumanie ne sont pas absolument exacts et si, dans d'autres pays, les iniquités sont moins flagrantes, le fond de la question, c'est-à-dire que seul l'affranchissement de la terre peut améliorer le sort des ouvriers, est présenté dans cette lettre de la façon la plus claire.

IV

« La terre, voilà l'objet principal de la lutte », écrit ce simple paysan. Et les doctes socialistes prétendent que ce sont les usines et les fabriques qui constituent le principal objectif de la lutte, tandis que la terre ne vient qu'ensuite. Selon la doctrine socialiste, pour se rendre possesseurs de la terre, les ouvriers doivent avant tout lutter contre les capitalistes pour la possession des usines et des fabriques, et c'est seulement quand ils s'en seront emparés qu'ils pourront s'emparer également de la terre. Les hommes ont besoin de la terre et on leur dit que, pour l'acquérir, il faut tout d'abord l'abandonner et ensuite, par un processus fort complexe prédit par les prophètes socialistes, l'acquérir de nouveau avec des fabriques et des usines qui leur seront totalement inutiles.

Cette nécessité pour le laboureur d'acquérir fabriques et usines, dont il n'a que faire, pour avoir ensuite la terre dont il a besoin, rappelle le procédé employé par certains usuriers. Par exemple, vous demandez à l'un d'eux 1.000 roubles : vous n'avez besoin que de cet argent, mais l'usurier vous dit : « Je ne puis vous prêter cette trop petite somme de 1.000 roubles, mais empruntez-m'en 5.000 et pour 4.000 vous recevrez quelques centaines de pouds de savon, quelques coupons de soie et autres objets qui vous sont inutiles. À cette condition seulement je puis vous donner aussi les 1.000 roubles d'argent dont vous avez besoin. »

De même les socialistes, après avoir décidé à tort que la terre est un instrument de travail semblable à l'usine et la fabrique, ils proposent aux ouvriers, — qui souffrent du manque de terre, — de se désintéresser de la terre, de songer à s'emparer des fabriques, de canons, de fusils, de parfums, de savons, de miroirs, de rubans, d'objets de luxe de toutes

sortes ; et alors, quand ces ouvriers sauront produire bien et vite des miroirs et des rubans, mais seront devenus inhabiles à travailler la terre, ils s'empareront de celle-ci.

V

Pour si étrange qu'il soit de voir un ouvrier qui a quitté la vie des vastes champs et des forêts se réjouir, dix ans après, parfois même au bout de plusieurs générations, de recevoir de son patron une maisonnette dans un endroit où l'air est vicié, avec un jardinet de six mètres carrés, où l'on ne peut faire venir qu'une dizaine de concombres et deux tournesols, cette joie n'est pas moins compréhensible. **La possibilité de vivre sur la terre, de s'en nourrir par son travail, a été et restera toujours une des principales conditions de la vie indépendante et heureuse.** Tous les hommes l'ont su et le savent, et c'est pourquoi ils ont toujours aspiré et aspireront toujours à quelque chose qui ressemble à cette vie, de même que le poisson recherche l'eau.

Or, **la doctrine socialiste affirme que**, pour être heureux, **les hommes n'ont nul besoin de cette vie au milieu des plantes et des animaux, avec la possibilité de trouver dans le travail agricole la satisfaction de presque tous leurs besoins** ; non, ce qui leur est nécessaire c'est la vie dans les centres industriels, où l'air est empesté, ce sont des besoins toujours croissants qu'ils ne peuvent satisfaire que par le travail insensé dans les fabriques. Et, ne connaissant que les séductions de la vie de fabrique, les ouvriers ajoutent foi à cette thèse et appliquent toutes leurs forces à lutter misérablement contre les capitalistes pour une réduction des heures de travail ou une augmentation de quelques sous. Ils s'imaginent ainsi être au service d'une œuvre très importante, alors que la seule chose importante pour les ouvriers détachés de la terre serait de concentrer tous leurs efforts sur les moyens à trouver pour revenir à la vie de la nature, à la vie agricole.

« Mais, objectent les socialistes, si vraiment la vie au milieu de la nature valait mieux que la vie dans les fabriques, les ouvriers industriels sont aujourd'hui si nombreux, ils ont quitté depuis si longtemps la vie rurale, que leur retour serait déjà impossible. Impossible parce qu'un tel changement ne ferait que diminuer sans aucun besoin la quantité des produits de l'industrie qui font la richesse du pays. En outre, si cela n'était pas, il n'y aurait pas assez de terre disponible pour l'établissement et l'alimentation de tous les ouvriers de fabriques. »

L'affirmation que le retour des ouvriers à la vie rurale diminuerait la richesse du pays est inexacte, parce que la vie agricole ne saurait empêcher les ouvriers de participer à la production industrielle en y donnant une partie de leur temps, soit chez eux, soit à la fabrique. Et si, comme conséquence de ce changement de vie, il y avait une diminution dans la quantité des objets inutiles et nuisibles qu'on produit avec une rapidité extraordinaire dans les grandes usines, s'il en résultait un arrêt dans la surproduction, devenue habituelle, de ces objets inutiles, quand par contre augmenterait la quantité des céréales, des fruits, des animaux domestiques, alors, il y aurait, non pas diminution, mais accroissement de la richesse commune.

L'argument qu'on tire de l'insuffisance de la terre pour y installer et alimenter tous les ouvriers, n'est pas plus fondé. En effet, dans la plupart des pays, — sans parler de la Russie où les terrains appartenant à de gros propriétaires suffiraient pour les besoins de tous les ouvriers de toute la Russie, voire de toute l'Europe, — même dans les pays tels que l'Angleterre, la Belgique, les terres détenues par les grands propriétaires suffiraient à nourrir tous les travailleurs si la culture était amenée au degré de perfection qu'elle peut atteindre grâce aux progrès actuels de la technique, ou seulement jusqu'au degré auquel elle parvint il y a des milliers d'années en Chine.

Que ceux qui s'intéressent à cette question lisent le livre de **Kropotkine : La conquête du pain** ; l'ouvrage anglais : *Fields, Factories and Workshops*, ou un très bon livre de Popov, édité par le « Posrednik » : *Le champ de blé*, et ils verront qu'une terre bien cultivée peut produire plusieurs fois plus qu'aujourd'hui, c'est-à-dire que la même étendue de terrain peut nourrir un nombre plusieurs fois plus grand d'hommes. Et les petits agriculteurs ne demanderaient certes pas mieux que d'employer les procédés de culture perfectionnés, s'ils n'étaient forcés, comme actuellement, d'abandonner tous leurs revenus aux gros propriétaires qui leur louent la terre et n'ont nul besoin d'augmenter la production d'un sol dont, sans le moindre souci, ils tirent d'énormes bénéfices.

Comme il n'y aurait pas assez de terre libre pour tous les ouvriers, — affirme-t-on, — il est inutile de leur faire occuper celle qui est détenue par les propriétaires.

Ce raisonnement ressemble à celui que tiendrait le propriétaire d'une maison devant l'affluence d'homme stationnant, sous la tempête et au milieu du froid, à la porte de cette demeure inoccupée, et demandant un asile : « Il ne faut pas laisser ces hommes dans la maison, parce qu'il est douteux qu'ils puissent s'y loger tous. » Laissez entrer ceux qui le

demandent et, quand ils y seront installés, on verra bien si tous, ou du moins une partie, peuvent y tenir. Et si tous ne peuvent s'y loger, pourquoi n'y pas laisser entrer ceux qui y trouveront place ?

Il en est de même de la terre. Laissez-la, elle dont on a frustré les ouvriers, à ceux qui la réclament ; on verra après s'il y en a assez pour tous ou non.

Le motif invoqué du manque de terre pour les ouvriers actuellement occupés dans les fabriques est, d'ailleurs, mal fondé par essence. Si ces ouvriers se nourrissent aujourd'hui du pain qu'ils achètent, il n'y a pas de raison pour qu'au lieu d'acheter ce pain produit par les autres, ils ne labourent eux-mêmes cette terre qui le leur donnera, qu'elle soit aux Indes, en Amérique, en Australie, en Sibérie.

Ainsi tous les arguments tendant à démontrer que les ouvriers de fabriques ne doivent et ne peuvent retourner à la terre n'ont aucun fondement. Il est bien évident, au contraire, que ce retour, loin de nuire au bien-être général, l'augmenterait plutôt et supprimerait ces famines chroniques aux Indes, en Russie et ailleurs, qui sont la preuve certaine de la mauvaise répartition du sol à l'heure actuelle.

Partout, il est vrai, où l'industrie est particulièrement développée, comme en Angleterre, en Belgique, dans quelques États de l'Amérique du Nord, la vie des ouvriers est à ce point anormale que leur retour à la terre est devenu malaisé. Mais cette difficulté ne rend pas la réalisation de ce changement impossible. Pour qu'il se produise, **il est indispensable avant tout que les ouvriers en comprennent la nécessité pour leur plus grand bien, qu'ils cherchent les moyens de le réaliser et qu'ils n'acceptent pas** (ainsi que l'enseigne la doctrine socialiste) **leur esclavage industriel comme immuable, susceptible d'être amélioré, mais ne pouvant disparaître.**

Ainsi, **les ouvriers qui ont déjà abandonné la terre pour la fabrique ne sauraient eux-mêmes rien espérer des syndicats, associations, grèves, promenades enfantines du 1^{er} Mai avec drapeau déployé, etc.** ; ce qui leur est nécessaire, c'est de chercher les moyens de s'affranchir de l'esclavage des fabriques et de revenir à la vie des champs. Or, ce qui s'y oppose le plus, c'est l'accaparement de la terre par les propriétaires qui ne la travaillent pas. C'est elle que les travailleurs devraient réclamer, exiger de leurs gouvernants ; et en l'exigeant, ils revendiqueraient d'ailleurs un bien qui leur appartient, le droit absolu, essentiel, propre à chaque animal : celui de vivre sur la terre et de s'en nourrir, sans avoir à en demander à quiconque la permission. Dans les

parlements, les députés des ouvriers devraient lutter pour cette seule cause ; la presse qui défend les ouvriers devrait la soutenir, et les ouvriers des fabriques devraient eux-mêmes se préparer à ce changement.

C'est l'objectif des travailleurs qui ont abandonné la terre. Quant aux Russes, dont la majorité, 98 %, vivent du travail agricole, la question se réduit simplement à ceci : comment pourraient-ils améliorer leur situation sans quitter la terre, tout en évitant les tentations de la vie de fabrique qui les attire ? Eh bien, il suffirait de donner aux ouvriers la terre qui est aujourd'hui accaparée par les gros propriétaires.

En effet, posez, au premier paysan russe venu, ou à un ouvrier de la ville, la question pour savoir pourquoi il ne vit pas bien. La réponse sera invariable : il n'y a pas de terre, il n'y a pas de quoi travailler.

Et c'est chez nous, en Russie, où le peuple entier se lamente continuellement sur le manque de terre, que les hommes croyant servir sa cause préconisent, non les moyens de recouvrer les terres spoliées, mais celui de lutter dans les fabriques contre les capitalistes.

Mais faut-il donc que *tous* les hommes vivent dans les campagnes et s'adonnent à l'agriculture ? demandent ceux qui tellement accoutumés à la vie artificielle de nos jours que cela leur paraît étrange et impossible.

Et pourquoi *tous* les hommes ne vivraient-ils pas aux champs et ne travailleraient-ils pas la terre ? Mais si même il se trouvait des gens ayant le goût bizarre de préférer à la vie de campagne l'esclavage de la fabrique, rien ne les en empêcherait. Il s'agit seulement de fournir à chacun *la possibilité* de vivre en homme. Sachant qu'il est à désirer que chacun puisse avoir une famille, nous ne disons pas que tout homme doit se marier et avoir des enfants, mais seulement que la société est mal organisée si elle ne lui donne pas cette possibilité.

VI

Déjà, au temps du servage, les paysans disaient à leurs maîtres : « **Nous sommes vôtres, mais la terre est nôtre** » ; c'est-à-dire que, malgré toute l'injustice et la cruauté de la possession d'un homme par un autre, ils trouvaient plus injuste et plus cruel encore qu'un homme eût le droit de posséder la terre, alors qu'il ne la travaillait pas. Depuis quelque temps, il est vrai, certains paysans russes commencent à imiter les propriétaires fonciers, à acheter des terres, à les vendre, reconnaissant ainsi comme légitime la possession de la terre et ne craignant plus qu'on la leur enlève.

Mais seuls quelques hommes légers et aveuglés par le lucre agissent ainsi. La majorité, c'est-à-dire tous les vrais agriculteurs, est convaincue que la terre ne peut ni ne doit être la propriété de ceux qui ne la travaillent pas, et que si ces derniers l'ont prise aux travailleurs, un temps viendra où elle sera reprise à ses détenteurs actuels pour redevenir ce qu'elle doit être, le bien commun. Les paysans russes ont parfaitement raison de croire que cela doit être et sera bientôt ainsi. Le temps est venu où la possession de la terre par ceux qui ne la travaillent pas apparaît aussi injuste, stupide et cruelle que le paraissait le servage il y a cinquante ans. Soit parce que les autres moyens d'asservissement ont disparu, soit parce que le nombre des hommes a augmenté, ou qu'ils sont devenus plus éclairés, tous ceux qui possèdent des terres, comme ceux qui en sont privés, voient déjà clairement aujourd'hui ce qu'ils ne voyaient pas jusqu'alors : ils voient que le paysan qui a peiné toute sa vie manque de pain, parce qu'il n'a pas de champ à ensemer, de lait pour ses enfants et ses vieillards, parce qu'il n'a pas de pâturages, de bois pour réparer sa chaumière vermoulue ou pour se chauffer, alors qu'à côté de lui le propriétaire foncier vit sans travailler dans son vaste domaine, nourrit des petits chiens avec du lait, construit des pavillons, des écuries ornées de vitraux coûteux, fait élever des brebis sur des dizaines de mille de déciatines, plante des parcs et des forêts, mange et boit en une semaine de quoi nourrir une année le village voisin qui meurt de faim ; et ils s'aperçoivent qu'un tel état de choses ne saurait se perpétuer. L'injustice, l'insanité, la cruauté de cette situation crèvent à présent les yeux de tous, comme il en fut autrefois du servage. Et puisque les hommes comprennent l'injustice, l'insanité et la cruauté de cet état de choses, il est fatal que celui-ci doive disparaître d'une façon ou d'une autre. Ainsi prit fin le servage, ainsi prendra fin, et bientôt, la propriété foncière.

VII

La propriété foncière doit fatalement disparaître parce que son injustice, sa stupidité et sa cruauté, sont devenues trop flagrantes. Reste à savoir comment elle sera abolie. Le servage et l'esclavage, non seulement en Russie, mais dans tous les pays, ont été supprimés par un Décret des autorités. Ne semblerait-il pas qu'un Décret identique pût annuler l'institution de la propriété foncière ? **Mais il est douteux qu'un gouvernement rende jamais pareil décret.**

Tous les gouvernants vivent du travail d'autrui, et la propriété foncière concourt à cet état des choses mieux que toute autre. Non seulement les propriétaires n'admettront jamais la disparition de la propriété foncière, mais les hommes qui ne participent pas directement

au gouvernement ni ne se livrent à l'agriculture : les fonctionnaires, les artistes, les savants, les marchands, tous ceux qui sont au service des riches sentent instinctivement que leur situation avantageuse est liée à la propriété foncière et, ou ils la défendent, ou ils attaquent toute autre institution de moindre importance, sans jamais toucher à celle-là.

Un remarquable exemple de cette attitude chez les membres des classes privilégiées est fourni par le changement qui se fit dans les opinions du célèbre Herbert Spencer sur la propriété foncière. Tant **qu'Herbert Spencer** fut un jeune homme n'ayant pas de liens avec les riches et les dirigeants, il envisagea la question de la propriété foncière comme peut le faire toute personne sans idées préconçues : **il la combattit avec énergie, en démontrant son injustice**. Des dizaines d'années se passèrent. Herbert Spencer devint l'écrivain célèbre qui se créa des relations parmi les gouvernants et les riches propriétaires, et ses opinions sur la propriété foncière se modifièrent à tel point qu'il essaya de détruire toutes les éditions où il avait exprimé sur son illégitimité, avec beaucoup de force et de clarté, des idées justes.

La plupart des hommes aisés sentent donc, du moins instinctivement, **que leur situation avantageuse dépend du maintien de la propriété foncière**. Il en résulte que les parlements, dans leurs prétendus soins pour le bien du peuple, proposent, discutent et acceptent les mesures les plus diverses devant améliorer la situation du peuple, mais ne songent pas à la seule qui l'améliorerait réellement, qui lui est indispensable : **l'abolition de la propriété foncière**.

Ainsi pour résoudre cette question, il est nécessaire avant tout de réagir contre la conspiration du silence qui l'entoure. Par ce moyen, on pourrait atteindre le résultat voulu dans les pays où une partie du pouvoir appartient au Parlement. Mais en Russie, où le pouvoir absolu est entre les mains du Tsar, **le décret d'abolition de la propriété foncière est moins possible encore**. En effet, le pouvoir n'appartient que nominalement au Tsar ; en réalité, il est entre les mains de centaines d'hommes pris au hasard parmi ses parents et ses amis, qui lui font faire ce que bon leur semble. Or, ces hommes, possédant eux-mêmes de vastes domaines, ne laisseront jamais le Tsar, le voulût-il, enlever la terre à ceux qui la détiennent.

Malgré toutes les difficultés éprouvées par le Tsar, qui affranchit les paysans pour forcer son entourage à consentir à l'abolition du servage, il a pu le faire parce que ses proches conservaient la terre. Tandis qu'en renonçant à la propriété foncière, les amis et parents du souverain savent parfaitement qu'ils se priveraient de la dernière possibilité de vivre

comme ils en ont l'habitude. Aussi est-il absolument illusoire d'attendre du gouvernement en général et, en Russie, du tsar, l'affranchissement de la terre.

Il est impossible de prendre par la force la terre détenue par les propriétaires, parce que la force a toujours été et sera toujours du côté de ceux qui sont au pouvoir. Il est également insensé de croire que la libération de la terre peut se réaliser par les moyens que préconisent les socialistes : changer les conditions d'une vie bonne pour la pire des existences. Un moineau à la main vaut mieux que la grue qui vole.

Tout homme réfléchi comprend que non seulement ce moyen ne libère point les ouvriers, mais les rend au contraire de plus en plus esclaves de leurs maîtres et les prépare à l'esclavage envers les conducteurs de l'organisation sociale future.

Il est plus insensé encore d'attendre l'abolition de la propriété foncière du gouvernement représentatif ou du Tsar, comme les paysans russes l'attendent depuis deux règnes, parce que l'entourage du tsar et lui-même possèdent d'immenses terrains. Bien qu'ils feignent toujours d'être soucieux du bonheur des paysans, ils ne leur donneront jamais l'unique chose qui leur est nécessaire : la terre, parce qu'ils savent que, privés d'elle, ils perdront leur situation avantageuse d'oisifs profitant du travail du peuple.

Que doivent donc faire les travailleurs pour se dégager du joug qui pèse sur eux ?

VIII

Il semble au premier abord qu'il n'y ait rien à faire et que les travailleurs soient si bien enchaînés qu'aucune possibilité ne leur reste de se délivrer. Mais il n'y a là qu'une apparence. Il suffirait aux ouvriers de réfléchir aux causes de leur asservissement pour voir que, en dehors de toute révolte, les procédés préconisés par les socialistes, sans vains espoirs en l'aide du gouvernement, ou en celle du Tsar en Russie, ils ont un moyen d'affranchissement que ni personne ni rien ne peut leur ôter, et qui a toujours été et est encore à leur portée.

En effet, la seule cause de leur situation malheureuse, est dans le fait que la terre qui leur est nécessaire est détenue par les propriétaires.

Or, qu'est-ce qui permet à ceux-ci de la posséder ?

D'abord, au cas où les ouvriers tenteraient de reprendre la terre, on enverrait contre eux des troupes qui les chasseraient, les tueraient, les égorgeraient et restitueraient la terre aux propriétaires. Ainsi, **les troupes étant composées d'ouvriers comme vous, c'est vous-mêmes, ouvriers, en vous enrôlant dans l'armée et en obéissant aux autorités militaires, qui assurez aux maîtres la possession du sol qui devrait vous appartenir.** (Quant à la question de l'impossibilité pour le chrétien d'être soldat, c'est-à-dire de s'engager à tuer son semblable et de son devoir de refuser l'emploi des armes, je l'ai traitée maintes fois et en particulier dans l'opuscule : *Manuel du soldat*, où je me suis efforcé de montrer, en me basant sur l'Évangile, pourquoi tout chrétien doit agir ainsi)[2].

Mais, par votre entrée dans l'armée, vous ne donnez pas seulement aux propriétaires la possibilité de détenir la terre qui appartient à tous les hommes, donc à vous également, vous la leur donnez encore en travaillant et en affermant leurs terres. **Il vous suffirait, à vous ouvriers, de cesser d'agir ainsi, pour que la possession du sol devienne pour eux non seulement inutile, mais impossible, et que leurs terres redeviennent par là même propriété commune.** Malgré tous les soins qu'ils apportent à remplacer les ouvriers par des machines, à substituer l'élevage et la sylviculture au labourage, ils ne pourraient quand même se passer d'ouvriers, et les uns après les autres, volontairement ou non, ils renonceraient à leurs terres. Ainsi, **dès que vous avez compris que la possession de la terre est un crime, le seul moyen de vous libérer, vous, ouvriers, c'est de ne participer à l'oppression, ni comme soldats qui prêtent main-forte pour enlever la terre aux travailleurs ni comme laboureurs ou fermiers des terrains des propriétaires.**

IX

« Mais, dira-t-on, ce moyen qui consiste à refuser le service militaire, le travail ou l'affermage des champs des propriétaires fonciers, ne serait efficace que si les travailleurs de tous les pays se mettaient en grève, ne s'enrôlaient pas dans l'armée, ne travaillaient ni n'affermaient les terrains des autres. Or, cela n'est pas et ne saurait se produire. Si même une partie des ouvriers consentait à refuser le service militaire ainsi que le travail et l'affermage des terres, le reste des ouvriers, ou ceux des autres nationalités, pourraient ne pas trouver nécessaire une telle abstention, et la possession de la terre demeurerait assurée comme par le passé à ses détenteurs actuels. De sorte que les ouvriers qui renonceraient aux terres qu'ils possèdent eux-mêmes, se priveraient en vain de leurs propres avantages sans améliorer la situation de tous.

Cette objection serait fondée s'il s'agissait d'une sorte de grève générale. Mais ce n'est pas la grève que je propose ; c'est simplement ceci : **les ouvriers auraient à refuser la participation à la force armée qui exerce la violence sur leurs frères, au travail et à l'affermage des terres des propriétaires, non parce que c'est désavantageux pour les travailleurs et entraîne leur asservissement, mais parce que cette participation est une mauvaise action dont chaque homme doit s'abstenir, ainsi qu'il doit s'abstenir non seulement de commettre le meurtre, le vol, le pillage, etc.**, mais même d'y prendre part. Et il n'est pas douteux que si les ouvriers veulent réfléchir à toute l'importance que leur participation donne à la propriété foncière de non-travailleurs, ils n'hésiteront pas un instant à reconnaître que c'est là une œuvre mauvaise.

Protéger la propriété foncière, c'est être cause des privations et des souffrances de millions d'êtres, de ceux qui sont mal nourris et travaillent jusqu'à l'épuisement de leurs forces, des vieillards et des enfants qui meurent avant l'heure, uniquement parce qu'il leur manque la terre qui est monopolisée par d'autres.

Si les conséquences de la propriété foncière sont telles, — et on ne saurait les nier, — il est évident qu'adhérer à cette institution, soit comme propriétaire, soit comme son gardien, est une mauvaise action dont tous doivent s'abstenir. Des centaines de millions d'hommes, sans se mettre en grève, considèrent comme mauvais : l'usure, la débauche, la violence contre les faibles, le vol, l'assassinat, etc. et s'abstiennent de tels actes. Les ouvriers devraient observer la même attitude dans la question de la propriété foncière. Ils voient eux-mêmes combien cette institution est illégitime, pernicieuse, cruelle. Alors, pourquoi y participer, ou seulement la soutenir ?

X

Ainsi je ne propose pas une grève. Je veux seulement qu'on ait conscience du crime, du péché qu'on commet en possédant la terre comme un bien exclusif, et qu'en ayant conscience, on s'en abstienne. Il est vrai que cette abstention ne réunit pas comme une grève, d'un seul coup, tous les hommes intéressés à la même solution de la question, et par suite ne peut donner, comme une grève couronnée de succès, un résultat marqué à l'avance. Mais en revanche, cette abstention crée une union beaucoup plus solide et plus durable. L'union artificielle des hommes, au moment de la grève, cesse dès que le but est atteint, tandis que l'union pour une activité régulière ou pour une abstention née de la conscience d'un même

devoir, non seulement ne cesse jamais, mais s'affermir de plus en plus en attirant à soi un nombre d'hommes toujours croissant. C'est ce qui pourrait et devrait être si les ouvriers s'abstenaient de participer à la propriété foncière, non pas en recourant à la grève, mais en ayant conscience que c'est un péché d'y participer. Quand les ouvriers comprendront combien cette possession est illégitime, il est fort probable que tous, ou du moins un certain nombre d'entre eux, s'abstiendront de travailler ou d'affermir les terres des propriétaires ; toutefois, comme ils s'abstiendront, non par consentement mutuel, — d'importance locale et temporaire, — mais par la conscience de ce qui est également et toujours obligatoire pour tous les hommes, il arrivera naturellement que le nombre des ouvriers édifiés par la parole et par l'acte sur l'illégitimité de la propriété foncière et sur ses conséquences, augmentera sans cesse.

Certes, on ne saurait prévoir le changement que subira la société quand les ouvriers comprendront que la propriété foncière est une institution mauvaise ; en tout cas ce changement sera d'autant plus important que cette compréhension en sera plus répandue. Ce changement peut amener le résultat suivant : même si une partie seulement des ouvriers refuse de travailler chez les propriétaires ou de louer leurs terres, ceux-ci, ne trouvant plus de profit à les posséder, prendront avec les ouvriers des arrangements avantageux pour ces derniers, ou renonceront complètement à la propriété foncière. Il peut arriver aussi que les ouvriers incorporés dans l'armée, ayant compris l'illégitimité de la propriété foncière, refusent de plus en plus souvent de marcher contre leurs frères les ouvriers des champs, et le gouvernement sera forcé de renoncer à défendre le monopole de la terre, qui redeviendra libre.

Enfin, il peut arriver que le gouvernement, comprenant que l'affranchissement de la terre est inévitable, juge nécessaire de prévenir la victoire des travailleurs et, feignant d'en prendre l'initiative, supprime par une loi la propriété foncière.

Les changements qui peuvent et doivent se produire grâce à la conscience de ce qu'a d'illégitime la possession exclusive de la terre, peuvent être très divers, et il est difficile de préciser ce qu'ils seront. Mais il est certain qu'un effort sincère d'un seul homme pour agir dans ce cas selon Dieu et sa conscience ne sera pas perdu en vain.

« **Que ferai-je seul contre tous ?** » demandons-nous souvent lorsque nous sommes obligés d'agir contrairement à ce qui est admis par la majorité. Il nous semble que pour réussir dans notre œuvre, *tous*, ou du moins *plusieurs*, doivent y participer. Mais il n'est nécessaire d'être plusieurs que pour une mauvaise action. **Pour une bonne, il suffit**

d'être seul, car Dieu est toujours avec celui qui agit bien. Et, tôt ou tard, tous seront avec celui qui est avec Dieu.

En tout cas, le sort des ouvriers ne pourra s'améliorer que lorsqu'eux-mêmes agiront davantage selon la volonté de Dieu, davantage selon leur conscience, c'est-à-dire plus moralement qu'auparavant.

XI

Les travailleurs ont tenté de s'affranchir en recourant à la violence, à la révolte, et ils n'ont pas atteint leur but. Ils ont tenté et tentent encore de s'affranchir en employant les procédés socialistes : **syndicats, grèves, manifestations, élections** dans les parlements et qui, au mieux aller, allègent provisoirement leur travail forcé de serfs, mais loin de les délivrer, ne font que consolider leur esclavage.

Les ouvriers ont essayé et essaient de s'affranchir individuellement en conservant la propriété foncière qui est injuste, qu'ils condamnent eux-mêmes ; et si par hasard la situation de quelques-uns s'améliore momentanément, leur participation à une œuvre mauvaise aggrave la situation de tous. Seule l'action conforme à la règle : **Agis envers les autres comme tu veux que les autres agissent envers toi**, peut améliorer d'une façon réelle la situation des hommes, et non l'action isolée d'un individu, mais celle de toute l'humanité. Or, les trois moyens employés jusqu'ici par les travailleurs n'étaient pas conformes à ce précepte.

La révolte, c'est-à-dire l'emploi de la violence contre ceux qui considèrent comme leur propriété les terres qu'ils ont reçues en héritage ou achetées de leurs économies, n'est pas un moyen conforme à la règle de faire aux autres ce qu'on veut qu'ils nous fassent. En effet, pas un de ceux qui prennent part à la révolte ne voudrait qu'on lui enlevât ce qu'il considère comme lui appartenant, d'autant plus que cette conquête est accompagnée d'ordinaire des plus cruelles violences.

L'action socialiste n'est pas moins en désaccord avec ce précepte : d'abord parce que posant pour principe la lutte entre les classes, elle excite chez les ouvriers contre les maîtres, en général contre quiconque n'est pas ouvrier, des sentiments si hostiles que ces derniers ne voudraient jamais être exposés à ces inimitiés à leur tour ; ensuite parce que, lors des grèves, ils sont souvent amenés, pour le succès de leur cause, à la nécessité d'user de violence contre leurs camarades, compatriotes ou étrangers, qui veulent prendre leur place.

Ainsi, cette doctrine, qui promet aux ouvriers la possession dans l'avenir de tous les instruments de travail, des fabriques et des usines, n'est pas seulement en désaccord avec le précepte chrétien ; elle est, de plus, immorale. Chaque fabrique est le résultat du travail de nombreux ouvriers ; pas seulement de ceux qui ont aménagé l'usine, préparé les matériaux pour sa construction, et qui l'ont construite, mais encore de quantité d'ouvriers intellectuels ou manœuvres des générations passées, sans le travail desquels aucune fabrique ne saurait exister. Il est impossible de calculer la part prise par tous les hommes à son édification et à son développement ; c'est pourquoi, suivant la doctrine des socialistes eux-mêmes, toute usine est, comme la terre, un bien commun à tous. La différence entre la propriété industrielle et la propriété foncière est que celle-ci peut être immédiatement abolie, sans attendre la nationalisation de tous les instruments de travail, tandis que la fabrique ne peut devenir le bien légal du peuple tant que ne sera pas réalisée la fantaisie irréalisable des socialistes : la possession collective de tous, absolument de tous les instruments de travail, et non pas, comme le suppose la majorité des ouvriers socialistes, quand ils prendront les fabriques aux maîtres pour se les approprier. Le patron n'a aucun droit de posséder la fabrique, mais de même les ouvriers n'ont pas plus de droits sur n'importe quelle fabrique tant que ne se réalisera pas l'irréalisable socialisation de tous les instruments de travail.

C'est pourquoi je dis que la doctrine qui promet aux ouvriers la possession des fabriques où ils travaillent avant la socialisation de tous les instruments de travail, comme on le suppose habituellement, est non seulement une doctrine contraire au précepte d'or : Fais aux autres ce que tu veux qu'ils te fassent, mais une doctrine franchement immorale.

De même le maintien par les ouvriers de la propriété foncière, soit par la violence, grâce à la force armée, soit par le travail et la location de la terre, est en désaccord avec le précepte. Et ce désaccord existe parce que, si de tels actes améliorent momentanément la situation de ceux qui les commettent, ils aggravent celle des autres ouvriers.

Ainsi, tous les moyens employés jusqu'ici par les ouvriers pour s'affranchir, — la violence directe, ou l'action socialiste, — de même que l'action individuelle de ceux qui, pour leur avantage, maintiennent l'institution illégitime de la propriété foncière, n'ont pas atteint leur but, parce que tous étaient en désaccord avec ce précepte fondamental de la morale : Fais aux autres ce que tu veux qu'ils te fassent.

Les ouvriers seront donc affranchis de leur esclavage, non pas tant par l'intervention active que par l'abstention du péché, car seule elle est juste et morale, c'est-à-dire conforme à la volonté de Dieu.

XII

« Et la misère ? objectera-t-on. Si convaincu que l'homme soit de l'illégitimité de la propriété foncière, il lui est difficile : soldat, de refuser d'aller où on l'envoie ; cultivateur, de ne pas travailler pour les propriétaires si ce travail peut donner du lait à ses enfants affamés ; paysan, de ne pas affermer la terre du propriétaire quand lui-même n'a qu'une demi-déciatine par âme et qu'il sait lui être impossible de nourrir sa famille avec le peu de terre qu'il possède. »

C'est vrai, tout cela est fort difficile. Mais la même difficulté réside dans toute abstention d'un acte mauvais, et cependant la plupart des hommes s'abstiennent des actes mauvais. Or, dans les cas énumérés, l'abstention est moins difficile que dans la plupart des actions reconnues comme mauvaises, tandis que le mal résultant de la participation à l'accaparement de la terre, est plus évident que bien des maux que les hommes évitent de commettre. Je ne parle pas du refus de participer à la force armée quand elle est envoyée contre les paysans. Il est vrai que ce refus exige un courage particulier et le sacrifice de soi-même, ce dont tous ne sont pas capables ; mais aussi le cas se présente rarement. Mais pour ne pas travailler ni affermer les terres des propriétaires, il faut beaucoup moins d'efforts et de sacrifices. Si seulement tous les ouvriers comprenaient bien que travailler pour les autres est une mauvaise action, les hommes qui labourent les champs des propriétaires deviendraient de moins en moins nombreux.

Il y a bien des millions de personnes qui assurent leur existence sans labourer les terres des autres, en s'occupant, à la maison ou au dehors, à des travaux les plus variés. Ces centaines de mille, ces millions de paysans qui, malgré la difficulté d'une telle résolution, quittent leurs vieilles demeures et s'en vont en de nouveaux endroits où ils reçoivent des terrains en quantité suffisante et les travaillent, n'ont pas besoin, eux, d'affermier les propriétés des autres ; il en est beaucoup qui, non seulement ne souffrent pas de la pauvreté, mais qui s'enrichissent et oublient bientôt la misère qui les a chassés. De même les paysans, bons cultivateurs, qui possèdent de petits terrains et vivent sobrement en soignant bien leurs champs, n'ont pas besoin pour vivre de travailler pour les propriétaires ou de louer leurs terres. **Il y a aussi des milliers d'hommes qui évitent de servir les propriétaires fonciers** et vivent de la vie chrétienne, c'est-à-dire, non pas chacun pour soi, mais **en s'aidant les uns les autres**, comme par exemple, en Russie, beaucoup de communautés chrétiennes, dont les Doukhobors, que je connais particulièrement.

La misère ne peut exister que dans une société où les hommes vivent selon la loi animale de la lutte des uns contre les autres. Dans une société chrétienne, la misère doit être inconnue. **Dès que les hommes partagent entre eux ce qu'ils ont, il y a toujours assez pour tous de ce qui est nécessaire**, et même il reste du surplus.

Comme le peuple qui écoutait les sermons du Christ avait faim, le Christ, sachant que quelques-uns avaient des réserves, ordonna à tous de s'asseoir en cercle, et dit à ceux qui avaient des réserves de les passer à leurs voisins, et à ceux-ci, une fois rassasiés, de passer le reste aux autres. Quand ils eurent fait tout le tour, tous étaient rassasiés et il y avait beaucoup de restes.

Une communauté qui agirait ainsi, ne connaîtrait point de misère, et les hommes n'auraient nul besoin de travailler ni de louer les terres des propriétaires. De sorte que la misère n'est pas toujours un prétexte suffisant pour que les hommes fassent ce qui nuit à leurs frères.

Si les cultivateurs se louent ou louent la terre des autres, c'est que tous ne comprennent pas encore le péché de tels actes, ni le mal qu'ils font à eux-mêmes et à leurs frères.

Plus les hommes qui comprendront la portée de leur participation à la propriété foncière seront nombreux, et plus tôt disparaîtra, et automatiquement, la domination des oisifs sur les travailleurs.

XIII

L'unique moyen, indéniable et certain, d'améliorer le sort des travailleurs, et qui est en même temps d'accord avec la volonté divine, consiste dans la libération de la terre accaparée par ses détenteurs. Et on peut y atteindre, — outre le refus des ouvriers de faire partie de la force armée dirigée contre les travailleurs, — en s'abstenant de travailler et d'affermier les terres d'autrui. Mais il ne vous suffit pas, à vous, ouvriers, de savoir que votre bien exige l'affranchissement de la terre, et que ce but est atteint lorsque vous vous abtenez de toute violence envers votre frère, et de travailler le sol d'autrui ; il vous faut encore savoir quel emploi vous devez faire de la terre libérée et comment la répartir entre les travailleurs.

La majorité d'entre vous pense habituellement qu'il s'agit seulement de reprendre la terre à ceux qui ne travaillent pas et qu'alors tout ira bien. Erreur. C'est facile à dire : reprendre la terre à ceux qui ne travaillent pas, et la donner à ceux qui travaillent. Mais comment le faire pour ne

pas violer la justice et ne pas donner aux riches la possibilité de racheter de grands terrains et, par ce moyen, de dominer encore les ouvriers ? Laisser, comme le pensent quelques-uns d'entre vous, à chaque ouvrier le droit de faucher, de labourer où il veut, comme cela se passait anciennement, et aujourd'hui chez les Cosaques ? Mais cela n'est possible que là où la population est peu nombreuse et où il existe beaucoup de terre de même qualité. Tandis que là où il y a plus de monde que n'en peut nourrir la terre et où celle-ci est de diverses qualités, il faut chercher d'autres moyens de l'utiliser. La partager suivant le nombre d'âmes ? Alors, la terre peut tomber entre les mains de ceux qui ne savent pas la travailler, la loueront ou la vendront à de riches intermédiaires, si bien que de nouveau apparaîtront des possesseurs de grandes étendues et qui ne travailleront pas. Défendre à ceux qui ne la cultivent pas de la louer ou de la vendre ? Alors, la terre qui appartiendra à celui qui ne voudra ou ne pourra la travailler sera sans emploi. Enfin, le partage des terres présente une autre difficulté : comment faire pour que les lots soient de même qualité ? Il y a des terres noires très fertiles, des terres sablonneuses, marécageuses, stériles ; il est des terrains qui, dans les villes, rapportent plus de mille roubles par déciatine et d'autres qui, dans des endroits reculés, ne rapportent rien. Comment donc répartir les terres de façon qu'elles ne retombent pas en la possession de ceux qui ne travaillent pas, et qu'il n'y ait pas de mécontents, de querelles et de dissensions ?

Depuis longtemps **les hommes cherchent à résoudre cette question et nombreux ont été les projets proposés pour répartir équitablement la terre entre les travailleurs.**

Sans parler des projets dits communistes, comportant une organisation sociale où la terre serait considérée comme un bien commun et cultivée par tous en commun, je connais encore les suivants :

Le projet d'un Anglais, William Ogilvie, qui vivait au XVIII^e siècle. Il dit : « Puisque chaque homme, en naissant sur la terre, acquiert par cela même le droit indiscutable d'y vivre et de se nourrir de ce qu'elle produit, ce droit ne saurait être limité par ce fait que certains considèrent comme leur propriété de grandes étendues de terre. C'est pourquoi chacun doit avoir la franchise de posséder la quantité de terre qui assure son existence. Et si quelqu'un possède plus de terre qu'il n'en a besoin et exploite les terrains auxquels il n'a pas droit, il est obligé d'en payer un impôt à l'État. »

Quelques années plus tard, un autre Anglais, **Thomas Spense**, résolvait la question foncière en déclarant la terre propriété des communes, et la propriété privée se trouvait par cela même entièrement abolie.

Pour illustrer l'idée de Spense sur la propriété foncière, je reproduirai le récit de ce qui lui arriva en 1788, à Helton Bridge, et qu'il appelle « La farce en forêt. »

« Un jour, comme je cueillais des noisettes dans la forêt, surgit d'un buisson un homme qui me demanda ce que je faisais là. Je lui répondis :

— Je cueille des noisettes.

— Vous cueillez des noisettes ? Et vous osez le dire ?

— Pourquoi pas ? Demandai-je. Doutez-vous du droit du singe ou de l'écureuil à cueillir des noisettes ? Suis-je donc inférieur à ces êtres et n'ai-je pas le même droit qu'eux ? Et vous, qui êtes-vous, et en vertu de quel droit vous permettez-vous de m'en empêcher ?

— Vous saurez qui je suis quand je vous aurai fait arrêter pour avoir violé le droit d'autrui.

— En voilà une histoire ! Mais comment puis-je violer le droit d'autrui là où personne n'a rien planté ni cultivé ? Les noisettes sont un don spontané de la nature aux hommes et aux animaux qui voudront en profiter pour l'entretien de leur vie. Aussi sont-elles un bien commun.

— Et moi, je vous dis que cette forêt n'est pas propriété commune, mais qu'elle appartient au duc de Portland.

— Ah bah ! Alors, transmettez mes respects au Duc. Mais puisque la nature ne nous connaît, ni moi ni lui, et qu'il n'y a pour ses produits qu'une règle : le premier arrivant se sert le premier, dites au Duc que s'il désire des noisettes, il n'a qu'à se hâter. »

Et Spense conclut que si on voulait le forcer à défendre un pays où il n'a pas le droit de cueillir des noisettes, il jetterait son fusil et dirait : « Si le Duc de Portland considère que la terre est à lui, qu'il se batte donc pour elle ».

Thomas Paine, le célèbre auteur d'*Age of Reason* et de *Rights of Man* résout le problème de la même façon. Sa solution a ceci de particulier que, déclarant la terre propriété commune, il propose d'abolir la propriété individuelle en supprimant les droits héréditaires des propriétaires fonciers ; ainsi un terrain qui était propriété privée redeviendrait, à la mort de son possesseur, le bien commun.

Après Thomas Paine, et déjà en notre siècle, nous voyons écrire sur le même sujet **Patrick Edward Dove**. Voici son système : **la valeur de la terre a deux origines, sa propre nature et le travail dont elle est**

l'objet. La valeur qui résulte du travail peut être le bien de particuliers, tandis que celle qui résulte de la nature de la terre doit être le bien commun et, par conséquent, ne peut jamais appartenir aux personnes privées comme il est admis actuellement[3].

Le projet de restitution de la terre au peuple préconisé par la Société japonaise : *The land reclaiming Society*, rappelle le précédent. Il se réduit à ceci : chacun a le droit de posséder la quantité de terre nécessaire à ses besoins, à la condition de payer un certain impôt ; aussi peut-il exiger de celui qui possède plus de terre qu'il n'en doit revenir à chacun la cession d'une partie de ce superflu.

Enfin, à mon avis, le meilleur projet, le plus juste et le plus réalisable, est celui de Henry George, connu sous la dénomination d'impôt unique[4].

XIV

Je considère donc le projet de **Henry George** comme le plus équitable, le plus salubre et surtout le plus pratique de tous ceux que je connais. On peut se le représenter en raccourci de la façon suivante :

Imaginons qu'en un pays quelconque toute la terre appartienne d'abord à deux propriétaires, — l'un très riche et vivant à l'étranger, l'autre moins riche et s'occupant à la maison, — et puis à une centaine de paysans possesseurs de lots moindres. De plus, le pays est habité par quelques dizaines d'artisans, de commerçants, de fonctionnaires, n'ayant pas de terre.

Supposons que tous les habitants arrivent à se convaincre que toute la terre est un bien commun et décident d'en disposer conformément à cette conviction.

Comment doivent-ils procéder ?

Il est impossible d'enlever toute la terre à ceux qui la possèdent et d'autoriser chacun à choisir le lot qui lui plaira, car il y aura toujours plusieurs amateurs pour un même terrain, d'où résulteront des querelles interminables. Il n'est pas plus aisé de s'unir en une seule association, de labourer, faucher, rentrer la récolte en commun et de la partager ensuite, attendu que les uns ont charrues, chevaux et charrettes, tandis que les autres en manquent, et que, de plus, certains des habitants ne savent pas cultiver la terre ou n'en ont pas la force. Il est également très difficile de partager les champs en lots de qualités égales. Si, pour

atteindre ce but, on répartissait les lots de diverses qualités, de façon que chacun ait pour sa part des terres excellentes, moyennes et mauvaises, des terres de labour, de pâturage et de bois, alors les terrains seraient trop morcelés.

De plus, cette répartition serait dangereuse parce que ceux qui ne veulent pas travailler ou qui ont grand besoin d'argent céderaient leurs terrains aux riches, et ainsi les grandes propriétés se reconstitueraient.

C'est pourquoi les habitants du pays décident de laisser la terre telle quelle à ceux qui la possèdent, mais en forçant chaque propriétaire à verser dans la caisse commune une somme représentant le revenu — estimé d'après la qualité et la situation du terrain, — que rapporte aux propriétaires le sol qu'ils possèdent, et on partage cet argent entre tous. Mais comme il est difficile de recueillir l'argent de tous les propriétaires fonciers et d'en faire ensuite la répartition entre tous les habitants, qu'en outre tous les habitants donnent de l'argent pour les besoins communs : Écoles, Églises, appareils d'incendie, gardiens de troupeaux, réparation des routes, etc., comme ces sommes ne suffisent généralement pas pour assurer tous les services publics, les habitants du pays décident qu'au lieu de percevoir l'argent du revenu de la terre pour le répartir d'abord entre tous, puis de le rendre en partie sous forme d'impôts, de réserver immédiatement aux besoins communs tous les revenus de la terre. De cette façon, l'impôt est payé par les propriétaires qui possèdent beaucoup de terre, ainsi que par les paysans qui en possèdent peu, tandis qu'on n'exige rien des dizaines d'hommes qui ne possèdent aucun terrain, et on les laisse jouir gratuitement de tous les avantages que procurent à la société les revenus fonciers.

Et voici le résultat de ce système : le propriétaire qui n'habite pas la campagne et tire peu de revenus de sa terre, trouve désavantageux de payer l'impôt foncier et préfère abandonner sa propriété. Un autre propriétaire, bon travailleur, ne renonce qu'à une partie de son terrain et garde celle qui peut lui rendre plus qu'elle n'est grevée d'impôt.

Les paysans qui possèdent de petits lopins de terre, insuffisants pour le nombre des travailleurs, puis ceux qui veulent cultiver la terre mais n'en possèdent pas, prennent celle abandonnée par les propriétaires. Grâce à ce système, tous les habitants du pays peuvent vivre de la terre et tous les terrains disponibles passent à ceux qui aiment l'agriculture et savent faire produire le sol. En même temps, les institutions sociales s'améliorent parce qu'on peut leur consacrer plus d'argent qu'auparavant et, surtout, parce que ce déplacement de la propriété foncière se fait non

à la suite des discussions, querelles, violences, mais par **l'abandon volontaire** de ceux qui ne savent pas exploiter avantageusement la terre.

Tel est le système d'Henry George qui peut être appliqué dans un seul pays, comme par toute l'humanité. Il est équitable, salubre et surtout réalisable dans toutes les sociétés, quel qu'y soit le régime de la propriété foncière. C'est pourquoi, je le considère comme le meilleur de tous. Mais c'est là une opinion personnelle, qui peut être erronée.

Quant à vous, travailleurs, le jour où vous aurez à disposer librement de la terre, vous jugerez vous-mêmes la valeur de ce projet et des autres, ou peut-être imaginerez-vous un système encore meilleur, plus équitable et plus pratique. En ce qui me concerne j'ai cru nécessaire de les exposer en détail, afin que vous, travailleurs, — comprenant, d'un côté, toute l'iniquité de la propriété foncière, et, de l'autre, toute la difficulté et la complexité de la distribution équitable de la terre, — vous ne tombiez pas dans les erreurs d'une répartition irréfléchie : **la lutte pour la terre, des individus et des sociétés qui en seraient privés, contre les accapareurs, lutte qui se poursuivra même sous le nouveau régime, rendrait votre situation pire encore que celle d'aujourd'hui.**

XV

Je résumerai brièvement les points essentiels de ce que j'ai voulu vous dire :

Premièrement. — Rendez-vous bien compte de ce dont vous avez sans conteste besoin et ne cherchez pas à acquérir ce qui vous est inutile. Et vous n'avez besoin que d'une chose : de *la terre libre*, où vous puissiez vivre et vous nourrir.

Deuxièmement. — Je vous conseille de bien choisir le moyen qui vous permettra d'acquérir la terre qui vous est nécessaire. Vous pouvez vous la procurer non par des révoltes, — dont Dieu vous préserve, — ni par des manifestations sur la voie publique, ni par des grèves, ni par l'envoi des députés socialistes aux parlements, mais seulement en refusant de participer à ce que vous-mêmes trouvez mauvais, c'est-à-dire en n'aidant pas au maintien de la propriété foncière, soit comme soldats, soit par votre travail ou l'affermage des terres des propriétaires.

Troisièmement. — Je vous conseille de réfléchir à l'avance à la façon d'utiliser la terre quand elle sera affranchie. Et pour ne pas tomber dans de nouveaux errements, vous ne devez pas croire que le sol abandonné

par ses détenteurs actuels doit devenir votre propriété ; au contraire, vous devez savoir que la jouissance équitable des produits de la terre par tous les hommes ne sera réalisée que lorsque personne n'aura le droit à la propriété foncière, ne fût-ce que pour un mètre carré. C'est seulement en reconnaissant la terre comme un bien commun à tous — tels l'air et la chaleur du soleil, — que vous pourrez la répartir équitablement d'après l'un des projets connus, ou quelque nouveau système élaboré de concert par vous.

Quatrièmement. — Je vous conseille surtout, pour atteindre votre but, de diriger vos efforts, non vers la lutte contre les classes dirigeantes, de recourir aux émeutes, révolutions et aux autres procédés socialistes, mais de vous appliquer à votre propre amélioration, par une vie meilleure.

Les hommes ne sont malheureux que parce qu'ils vivent mal. Rien n'est plus nuisible que l'idée que la cause de notre situation misérable n'est pas en nous, mais dans les conditions extérieures. Il suffit à un homme, ou à une société, d'imaginer que le mal qu'il éprouve provient des conditions ambiantes et dirige par suite son attention et ses forces vers un changement purement extérieur, et son mal ne fera que s'accroître. Mais **il suffirait à l'individu et à la collectivité de regarder en eux-mêmes et de chercher dans leur existence la cause du mal dont souffrent l'un et l'autre, pour que cette cause fût immédiatement découverte et disparaisse d'elle-même.**

Cherchez le royaume de Dieu et sa vérité, et le reste vous sera donné par surcroît, telle est la loi primordiale de la vie humaine. Si vous vivez mal, contrairement à la volonté de Dieu, aucun de vos efforts ne vous procurera le bonheur que vous cherchez. Vivez bien, moralement bien, d'accord avec la volonté de Dieu, et le bonheur, sans le moindre effort, régnera de lui-même parmi vous, et cela par un procédé auquel vous n'aviez même jamais songé.

Cela semble aussi naturel, aussi simple que de pousser la porte derrière laquelle se trouve ce que nous cherchons, et c'est d'autant plus naturel que derrière nous se trouvent une foule d'êtres comme nous, qui nous poussent et nous pressent contre la porte. Mais plus nous nous obstinons à nous heurter contre cette porte derrière laquelle est ce que nous considérons comme le bonheur, moins nous avons de chances de la franchir : elle ouvre en dedans.

Donc, **pour atteindre le bonheur, on doit se soucier non du changement des conditions extérieures, mais de sa propre transformation** : l'homme, s'il fait le mal, doit cesser de le faire, et s'il ne

le fait pas, il doit commencer à faire le bien. Toutes les portes qui conduisent les hommes au vrai bonheur s'ouvrent toujours en dedans.

Nous disons : les travailleurs sont asservis par les gouvernants, par les riches. Mais que sont ces hommes qui forment les classes dirigeantes et riches ? Sont-ce des hercules capables individuellement de vaincre des dizaines, des centaines de travailleurs ? Ou bien sont-ils très nombreux en face d'un petit nombre d'ouvriers ? Ou ces hommes, gouvernants et riches, peuvent-ils à eux seuls faire tout ce qui est nécessaire et produire tout ce qui fait vivre les hommes ? Ils ne sont rien de tout cela. Ce ne sont point des hercules, mais au contraire des êtres faibles et impuissants ; ils sont cent fois moins nombreux que les ouvriers ; et ce ne sont pas eux, mais les ouvriers, qui font vivre tous les hommes. Ils ne savent ni ne veulent rien faire : ils savent seulement dévorer ce que produisent les ouvriers. Mais alors, pourquoi ce petit groupe de faibles, d'oisifs, de parasites domine-t-il des millions de travailleurs ? Il n'y a qu'une réponse. C'est que, dans la vie, les ouvriers suivent les mêmes règles, les mêmes lois qui guident leurs oppresseurs. S'ils travaillent et exploitent moins le labeur des pauvres et des faibles que les gouvernants et les riches, ce n'est point qu'ils trouvent cela mauvais, mais parce qu'ils ne peuvent et ne savent le faire autant que les dirigeants, plus habiles et plus rusés. Ceux-ci dominent simplement parce que les ouvriers désirent également, et par les mêmes moyens, dominer leurs frères les travailleurs.

C'est aussi la raison, — une conception identique de la vie, — pourquoi les ouvriers ne sauraient se révolter réellement contre leurs oppresseurs. Si pénible que soit pour un ouvrier l'oppression des dirigeants, il convient en son âme et conscience que lui-même agirait de même, et peut-être agit-il ainsi dans une certaine mesure aujourd'hui envers ses frères. Puisque les travailleurs s'unissent par le désir de s'asservir mutuellement, il est facile aux habiles, qui ont déjà accaparé la force et le pouvoir, de les asservir également. Si les ouvriers n'étaient pas eux-mêmes oppresseurs, autant que le sont les classes dirigeantes uniquement soucieuses de profiter des misères des autres pour établir leur bien-être, si les ouvriers vivaient fraternellement, pensaient les uns aux autres et s'entraidaient, personne ne pourrait les opprimer.

Aussi, pour se délivrer de l'asservissement où ils sont maintenus, n'ont-ils qu'un moyen : renoncer aux principes qui guident leur vie, c'est-à-dire cesser de suivre Mammon et commencer à servir Dieu. Les prétendus amis du peuple vous disent, et vous le répétez, — du moins quelques-uns d'entre vous, — qu'il faut modifier entièrement l'ordre actuel : s'emparer des instruments de travail et de la terre, renverser le

gouvernement et le remplacer par un nouveau. Et vous le croyez, vous l'espérez, et vous travaillez en vue d'atteindre ce résultat. Supposons que vous y parveniez : vous renversez le gouvernement actuel, vous en établissez un nouveau, vous vous emparez de toutes les usines, des fabriques et de la terre. Pourquoi supposer que les nouveaux gouvernants se guideront d'après d'autres principes que les gouvernants d'aujourd'hui ? Et s'ils adoptent les mêmes, ils appliqueront leurs efforts non seulement à maintenir, mais encore à fortifier leur pouvoir et à en tirer tous les avantages qu'ils pourront.

Pourquoi supposer que les hommes qui géreront les fabriques, la terre (puisque tout le monde ne peut diriger toutes les institutions), animés des convictions des hommes d'aujourd'hui, ne trouveront pas, comme ces derniers, le moyen d'accaparer la part du lion, en ne laissant aux humbles que le strict nécessaire ? On me dira : « La société sera organisée de façon qu'on ne pourra agir ainsi. » Mais est-ce que l'organisation la mieux ordonnée par Dieu lui-même et par la nature, — la terre appartenant à tous ceux qui y naissent et qui y vivent, — n'a pas été bouleversée par les hommes ? Et ceux qui ont pour guide le seul souci du bien-être personnel trouveront d'autant plus mille moyens de détruire l'ordre établi par les hommes. Nul changement des conditions extérieures ne saurait améliorer la situation des hommes. C'est pourquoi, travailleurs, mon quatrième et principal conseil, est de ne pas condamner d'autres hommes, vos oppresseurs, mais de vous juger vous-mêmes et d'amender votre vie intérieure.

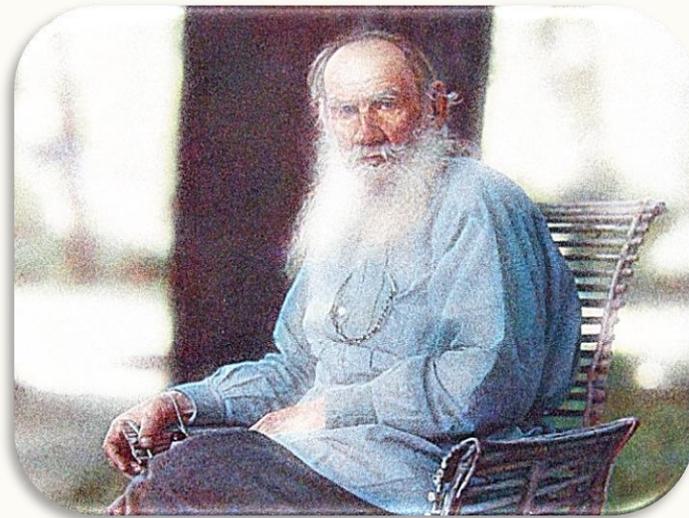
Si vous pensez qu'il est légitime et utile d'arracher par la force ce qui vous a été enlevé par la force ; si vous pensez qu'en suivant la doctrine de ceux qui se trompent, il est légitime et utile de prendre part à la lutte des classes et de rechercher l'appropriation des instruments de travail faits par d'autres ; si vous pensez qu'étant soldats, vous êtes obligés d'obéir à ceux qui vous ordonnent de violenter et de tuer vos frères et non d'obéir à Dieu, qui vous défend d'agir ainsi ; si vous pensez qu'en concourant à l'iniquité de la propriété foncière, en travaillant et en affermant les terres des propriétaires, vous ne faites rien de mauvais — si vous pensez tout cela, votre situation ne fera qu'empirer de plus en plus, et vous serez éternellement esclaves.

Mais si vous arrivez à comprendre que pour atteindre le vrai bonheur vous n'avez qu'à vivre selon la loi divine, fraternelle, c'est-à-dire, faire à autrui ce que vous voulez qu'on vous fasse, et si vous l'accomplissez dans la mesure de votre compréhension, le bien que vous désirez se réalisera et votre esclavage prendra fin. « Et vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous affranchira ».

Yasnaïa Poliana. Septembre 1902.

LES PARTIS

Léon Tolstoï, 1906
 “Les révolutionnaires”



Non, je ne passerai jamais au socialisme, et, en général, je n'appartiendrai jamais à aucun parti. Voici mon bord (L. N. Tolstoï désigna le village calme qui s'étendait devant nous), et je m'y tiendrai toujours !

Que tous les hommes sincères qui désirent le bien de leur pays et de tout l'univers viennent ici, chez le peuple, dans ces mêmes izbas ; qu'ils viennent ici, qu'ils travaillent ; qu'ils leur consacrent leurs forces et écoutent la voix du travail, et alors, soyez sûr qu'il n'y aura plus chez nous de partis. **Les partis, c'est comme le sel qu'on retire de l'eau et qu'on met en tas, on dirait quelque chose de particulier ; chaque cristal semble différer de l'autre, mais laissez-les tomber dans l'eau et tout y fondra.** La même chose pour la campagne : c'est une mer et tout doit y fondre, et notre bien ne sera le bien que quand la vie des champs dominera dans le monde. **Les champs, l'air, le ciel, le travailleur libre de tout esclavage, voilà notre élément, et c'est là que nous devons vivre.** Et nous ne le faisons pas si nous nous en éloignons, si nous nous réunissons en cités et, faisant du peuple des esclaves, si nous arrangeons pour nous une vie particulière quelconque, pleine d'inventions et de mensonges, une vie tissée comme une toile d'araignée et fragile comme elle, sale et souillée du sang de ceux qui y périssent.

Voilà pourquoi les gens sensés et francs de la campagne, malgré eux, voient en chacun de nous une petite araignée qui a sucé le sang d'une

victime et s'écartent d'elle. Oui, il nous faut faire encore un grand stage. Nous devons gagner la confiance de la campagne et désirer que le paysan voie en nous des amis.

Et nous autres, sans faire le premier pas, sans vivre à la campagne, sans y travailler, sans fusionner avec l'âme de la vie populaire, nous désirerions la diriger et lui prescrire diverses lois et voies qui nous plaisent. Et dans notre aveuglement, nous nous imaginons que c'est nous qui sommes en avant, et que la vie n'avance que grâce à nous !

C'est probablement ainsi que pensent d'elles les minoteries et les fabriques de drap placées le long du cours d'un large fleuve. Elles pensent que le courant puissant du fleuve provient du fait que les fabriques travaillent et battent les eaux de leurs roues.

Deux, trois dizaines de misérables bulles, dans lesquelles se sont réunis, comme dans un abcès, tous les sucs malsains du corps, se dispersent sous l'aspect de villes sur un immense espace du grand pays et le dirigent, s'imaginant que ce sont elles qui sont la tête ! La tête ? Séparée du corps, mais qui suce le peuple ; une bande de violateurs qui, dans leur effronterie, s'octroient le nom mensonger de gens éclairés !

Et, à vrai dire, pour le peuple, pour ces hommes pillés et trompés depuis des siècles, qu'importent les fractions et les partis en lesquels se divisent les éléments corrompus. Le peuple devine ceux qui l'oppriment et le trompent et ne les croit pas. Il ne croit pas à leurs avances et à leurs paroles malignes, de même que le cheval ne croit pas à la pitié pour lui de son cavalier, tant que celui-ci reste en selle et le pique de ses éperons. Avant tout, si on le plaint, il faut descendre du cheval et marcher à côté de lui s'il suffoque sous le fardeau. Rendez au peuple ce que vous lui avez pris et toutes vos théories artificielles d'un bonheur également artificiel ne seront pas nécessaires.

Que les bureaucrates et les révolutionnaires disparaissent et il ne faudra plus ni bourgeoisie ni socialisme. Ces partis et ces divisions me rappellent toujours la vieille légende des hommes qui cherchaient le tombeau de Moïse. Ils étaient déjà sur le sommet du mont Nébo, mais quand ils jetaient les yeux sur la vallée qui était en bas il leur semblait y voir le tombeau de Moïse. Alors, ils se partagèrent en deux groupes : l'un resta sur la montagne, l'autre partit à la recherche dans la vallée. Et voici, raconte la légende, que ceux qui étaient sur la montagne croyaient voir le tombeau dans la vallée, et ceux qui étaient dans la vallée le voyaient sur la montagne. Et c'est ainsi qu'ils ne trouvèrent pas le tombeau de Moïse.

Et c'est aussi pourquoi nous ne trouvons pas le bonheur, puisque nous cherchons la pourriture, nous cherchons la poussière. Et tantôt il nous paraît que le bien est dans les mesures sévères, tantôt, nous pensons que le bonheur est dans le droit électoral de la majorité. Ni dans l'un ni dans l'autre cas nous n'obtiendrons ce que nous cherchons et ce dont nous avons besoin, car nous cherchons, comme ceux de la légende, le tombeau de l'esprit et nous nous éloignons de la vie.

Les ossements pourris des plaisirs misérables, le cadavre puant du bonheur personnel nous sont plus chers que l'espace parfumé de l'amour, que le ciel clair de la liberté qui existent toujours et qui, heureusement, existeront toujours au-dessus de la prison étouffante des villes remplies de corps de garde et de casernes, de casernes et de corps de garde.

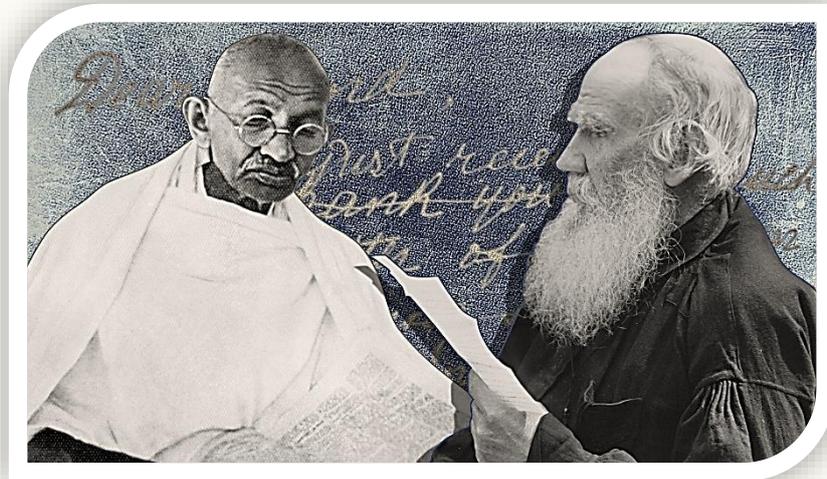
Où vont les hommes ?
Ressaisissez-vous !



Réponse aux critiques

Léon Tolstoï

The Daily Chronicle, janvier 1895



Depuis la parution de mon livre, « **Le Royaume de Dieu est en vous** », et de mon article « **Patriotisme et Christianisme** », souvent j'entends et je lis dans des articles et des lettres qui me sont adressés, des arguments contre, je ne dirais pas les idées exprimées dans ces livres, mais contre les contre-sens qu'on leur donne. C'est fait parfois consciemment, mais très souvent inconsciemment, et entièrement dû à un manque de compréhension de l'esprit de la religion chrétienne.

« **Tout cela est très bien,** » disent-ils ; « le despotisme, les châtimens capitaux, les guerres, l'armement de toute l'Europe, la situation précaire des travailleurs sont vraiment de grands maux, et **vous avez raison de condamner tout cela ; mais que pouvons-nous faire sans gouvernement ?** Qu'est-ce que vous suggérez à sa place ? Étant nous-mêmes des hommes avec un intellect et une connaissance limitée, avons-nous le droit, seulement parce que cela nous semble mieux pour nous, de détruire cet état de choses qui a aidé nos ancêtres à en arriver à l'état actuel de la civilisation et ses avantages ? **Si vous détruisez l'État, vous devez mettre quelque chose à sa place ?** Comment pouvons-nous courir le risque de toutes les calamités qui pourraient s'en suivre si le gouvernement était aboli ? » Mais le fait est que la doctrine chrétienne, dans son sens véritable, n'a jamais proposé d'abolir quoique ce soit, ni de changer aucune organisation humaine. La chose même qui distingue la religion chrétienne de toutes les autres religions et doctrines sociales est qu'elle donne aux hommes les possibilités d'une vie bonne réelle, non au moyen de lois générales réglementant les vies des hommes, mais en éclairant chaque personne individuelle sur le sens de sa propre vie, en

lui montrant en quoi consistent le bien réel et le mal de sa vie. Le sens de la vie ainsi donné à l'homme par la doctrine chrétienne est si simple, si convaincant, et laisse si peu de place au doute, que si un homme le comprend une fois, et donc conçoit en quoi se trouve le bien réel et le mal réel de sa vie, il ne peut jamais plus faire consciemment ce qu'il considère être le mal de sa vie, ni s'abstenir de faire ce qu'il considère être son bien réel, aussi assurément qu'une plante ne peut pas s'empêcher de se tourner vers le soleil, et que l'eau ne peut pas s'empêcher de couler par le bas.

Le sens de la vie, tel que montré par la religion chrétienne, consiste à vivre de manière à faire la volonté de Celui qui nous a envoyé dans la vie, de qui nous somme venu, et à qui nous retournerons. Le mal de notre vie consiste à agir contre cette volonté, et le bien est de l'accomplir. ***La règle qui nous est donnée pour l'accomplissement de cette volonté est tellement si simple et si naturelle qu'il est impossible de ne pas la comprendre, ou de mal la comprendre.***

Si tu n'es pas capable de faire aux autres ce que tu voudrais qu'ils te fassent, au moins ne leurs fait pas ce que tu ne voudrais pas qu'ils te fassent.

Si tu ne voudrais pas qu'on te fasse travailler dix heures d'un coup dans des usines ou des mines, si tu ne voudrais pas que tes enfants aient froid, soient affamés ou dans l'ignorance, si tu ne voudrais pas te faire voler la terre qui te nourrit, si tu ne voudrais pas être enfermé en prison et envoyé à la potence ou pendu pour avoir commis une action illégale par passion ou par ignorance, si tu ne voudrais pas être blessé ou tué dans une guerre, ne fais pas cela aux autres. Tout cela est si peu douteux, tellement simple et sans détour qu'il est impossible pour le plus simple enfant de ne pas comprendre, ou pour le plus habile homme de le réfuter. Il est impossible de réfuter cette loi, en particulier parce que cette loi nous est donnée, non seulement par tous les hommes les plus sages du monde, non seulement par l'Homme qui est considéré être Dieu par la majorité des chrétiens, mais parce qu'elle est écrite dans nos esprits et dans nos cœurs.

Imaginons un serviteur au pouvoir de son maître, nommé par son maître à une tâche qu'il aime et comprends. Si cet homme se faisait aborder par des hommes qu'il sait dépendre de son maître de la même manière que lui, à qui sont désignées des tâches similaires auxquelles ils ne veulent pas travailler, et qui lui demandent avec insistance, pour son propre bien et pour le bien des autres, de faire ce qui est directement opposé au commandement clair de son maître, quelle réponse peut donner tout

homme raisonnable à de telles sollicitations ? Mais cette comparaison est loin d'exprimer pleinement ce qu'un chrétien ressent quand il est appelé à prendre une part active pour opprimer, voler aux gens leur terre, les exécuter, faire la guerre, et ainsi de suite, toutes choses que les gouvernements nous demandent de faire ; car, aussi obligatoires que puissent être les commandements de ce maître pour son serviteur, ils ne peuvent pas se comparer à cette connaissance incontestable que tout homme possède, dans la mesure où il n'est pas corrompu par des fausses doctrines, qu'il ne peut pas et ne doit pas faire aux autres ce qu'il ne voudrait pas qu'on lui fasse, et donc qu'il ne peut pas et ne doit pas prendre part à toutes les choses opposées à la règle de son Maître, qui lui sont imposées par des gouvernements.

La question pour un chrétien n'est donc pas celle-ci : si un homme a le droit ou non de détruire l'état actuel des choses, et d'en établir un autre sa place, ou de décider quelle sorte de gouvernement sera le meilleur, comme la question est posée parfois intentionnellement et très souvent involontairement par les adversaires du christianisme (le chrétien ne réfléchit pas à propos de l'ordre général des choses, mais il en laisse la gouverne à Dieu, car il croit fermement que Dieu a implanté Sa loi dans nos esprits et nos cœurs afin qu'il y ait de l'ordre, pas du désordre, et qu'il n'y a que du bien qui peut survenir quand nous suivons la loi incontestable de Dieu, qui nous a été montrée si clairement ; mais **la question, dont la décision n'est pas optionnelle mais inévitable, et qui se présente tous les jours à la décision d'un chrétien est : Comment vais-je agir devant le dilemme qui est constamment devant moi ? Est-ce que je ferai partie d'un gouvernement qui reconnaît le droit à des hommes de posséder des terres qu'ils ne travaillent jamais, qui prélève des impôts aux pauvres pour les donner aux riches, qui condamne des hommes errants à la potence et à la mort, qui fait partir des soldats pour assassiner, qui déprave des races entières d'hommes au moyen de l'opium et du brandy, etc., ou, est-ce que je refuserai de prendre part à un gouvernement dont les actions sont contraires à ma conscience ?** Mais qu'est-ce qui résultera de cela, quelle sorte d'État y aura-t-il, si j'agis de cette manière, c'est une chose que je ne sais pas, que je ne dirai pas que je ne veux pas savoir, mais que je ne peux pas savoir.

La force principale du christianisme consiste surtout en ceci : qu'Il a amené la question de la conduite d'un monde de conjectures et de doutes éternels à une base constante qui ne saurait être remise en question. Certaines personnes disent : « Nous ne nions pas non plus les maux de l'ordre actuel et le besoin de le changer, mais nous voulons le changer, non pas soudainement, par le refus de prendre toute part au

gouvernement, mais au contraire, en participant au gouvernement, en gagnant de plus en plus de liberté, de droits politiques, et en obtenant l'élection des vrais amis du peuple et des ennemis de toute violence. »

Ce serait très bien, si prendre part à son gouvernement et essayer de l'améliorer pouvait coïncider avec le but de la vie humaine. Mais, malheureusement, non seulement il ne coïncide pas, mais lui est tout à fait opposé.

En supposant que la vie humaine est limitée à ce monde, son but ne peut consister qu'au bonheur individuel de l'homme ; si, d'un autre côté, la vie ne finit pas dans ce monde, son but ne peut consister qu'à faire la volonté de Dieu. Dans les deux cas il ne coïncide pas avec l'évolution des gouvernements. S'il se trouve ici, dans le bonheur personnel de l'homme, et si la vie finit ici, pourquoi devrais-je me soucier du succès futur d'un gouvernement qui arrivera, en toute probabilité, quand je ne serai plus là ? Et si ma vie est immortelle, alors le succès de n'importe quel état, anglais, russe, allemand ou autre, qui est pour arriver au vingtième siècle, est un but de trop peu de valeur pour moi, et ne peut jamais satisfaire les vives aspirations de mon âme immortelle. Un but suffisant pour ma vie est soit mon bien personnel immédiat, qui ne coïncide pas avec les mesures et les améliorations du gouvernement, ou l'accomplissement de la volonté de Dieu, qui ne peut pas être conciliée avec les exigences du gouvernement non plus, mais leur est tout à fait opposée. ***La question vitale, non seulement pour un chrétien, mais, je pense, pour tout être raisonnable, quand il est invité à prendre part aux actes du gouvernement, n'est pas dans le succès de son état ou son gouvernement, mais dans la question :***

« Veux-tu, toi, un être de raison et de bonté, qui est ici aujourd'hui et peut disparaître demain, veux-tu, si tu crois à l'existence de Dieu, agir contre Sa loi et Sa volonté, en sachant qu'à tout moment tu peux retourner à Lui ; ou, si tu ne crois pas en Lui, veux-tu, en sachant que si tu te trompes tu ne pourras jamais réparer ton erreur, veux-tu, néanmoins, agir en opposition aux principes de la raison et de l'amour, par lesquels uniquement tu peux être dirigé dans la vie ? Veux-tu, à la demande de ton gouvernement, prêter serment, défendre par la force le propriétaire de la terre ou du capital, veux-tu payer des taxes pour entretenir des policiers, des soldats, des vaisseaux de guerre, prendre part aux parlements, aux tribunaux, aux condamnations et aux guerres ?

À tout cela, — je ne dirai pas pour un chrétien mais pour un être raisonnable, — il ne peut y avoir qu'une seule réponse : « Non, je ne

peux pas, et je ne le ferai pas. » Mais ils disent, « Cela détruira l'État et l'ordre actuel. » Si l'accomplissement de la volonté de Dieu détruit l'ordre actuel, n'est-ce pas une preuve que cet ordre actuel est contraire à la volonté de Dieu, et doit être détruit ?

Janvier 1895.



Réponse au Synode*

Léon Tolstoï

1901



(*) R71 : *Le synode dans l'Église orthodoxe est un conseil permanent des évêques sous la direction d'un prima patriarche ou archevêque.*

Je ne me proposais pas, tout d'abord, de répondre à l'arrêté synodal qui me concerne. Mais il m'a valu, de la part de correspondants inconnus, de nombreuses lettres, où les uns me blâment vivement de nier ce que je ne nie pas, où d'autres m'exhortent à croire ce que je n'ai pas cessé de croire, où d'autres enfin, affirment entre eux et moi un accord de pensée, qui n'est probablement qu'une illusion, et m'assurent d'une sympathie à laquelle je n'ai probablement aucun droit. Je me suis alors décidé à répondre à l'arrêté lui-même, en dénonçant son injustice, et aux opinions exprimées à mon égard par tant de correspondants inconnus.

L'arrêté du Synode est entaché de vices nombreux. Il est illégal ou intentionnellement équivoque, il est arbitraire, injustifié, mensonger ; en outre, il contient une calomnie et constitue une excitation à des sentiments et à des actes mauvais.

Il est illégal ou intentionnellement équivoque. Car, s'il veut être un acte d'excommunication, il ne satisfait pas aux règlements ecclésiastiques, suivant lesquels peut être prononcée une sentence de ce genre, et s'il est simplement une façon de déclarer que quiconque ne croit pas à l'Église et à ses dogmes n'appartient pas à l'Église, personne ne s'avisant d'en douter, il n'a aucune raison d'être. Quel but pouvait-il donc avoir, si ce n'est, bien que n'étant pas en réalité une sentence d'excommunication, de paraître tel cependant ? Et, en effet, c'est bien comme une excommunication qu'on l'a compris.

Il est arbitraire parce qu'il n'accuse que moi de ne pas croire aux points de doctrine qu'il énumère, alors que presque tous les hommes cultivés professent une incroyance égale à la mienne, et qu'ils l'ont exprimée, comme ils l'expriment encore, à toute occasion, dans leurs conversations, leurs conférences publiques, leurs brochures et leurs livres.

Il est injustifié, car le principal argument sur lequel il s'appuie est la propagation de ma doctrine mensongère et corruptrice. Or, je sais parfaitement que le nombre des personnes qui partagent mes opinions est, tout au plus, d'une centaine, et la censure a rendu si difficile la circulation de mes ouvrages que la plupart des gens qui ont lu l'arrêté du Synode n'ont pas la moindre idée de ce que j'ai écrit sur la religion. Les lettres que j'ai reçues en font foi.

Il contient une assertion manifestement inexacte, car il parle de tentatives, demeurées infructueuses, que l'Église aurait faites pour me ramener à elle. Or, je n'ai jamais été l'objet d'une semblable démarche.

Il représente ce qu'en langage juridique on appelle une calomnie, car on y a volontairement déguisé la vérité sous des affirmations qui tendent à me nuire.

Enfin, il constitue une excitation à des sentiments et à des actes mauvais, car il a provoqué contre moi, comme il fallait s'y attendre, la colère et la haine de ceux dont l'intelligence est obscure et incapable de raisonnement. Quelques-uns m'ont écrit des lettres où leur fureur s'emporte jusqu'à me menacer de mort. « Te voilà maintenant voué à l'anathème, tu seras précipité, après la mort, dans les tourments éternels et tu crèveras comme un chien... Anathème sur toi, vieux démon... Sois maudit. » Ainsi me parle un de ces hommes. Un autre reproche au gouvernement de ne pas m'avoir encore enfermé dans un monastère et remplit sa lettre d'injures grossières. Un troisième écrit : « Si le gouvernement ne te fait pas disparaître nous saurons bien, nous-mêmes, t'obliger à te taire. » La lettre se termine par des malédictions. « Pour t'anéantir, scélérat, me dit un quatrième, je me charge de trouver les bons moyens... » Suivent des invectives que la décence m'interdit de reproduire. Chez quelques personnes que j'avais rencontrées, depuis que s'était répandue la nouvelle de l'arrêté synodal, j'avais déjà remarqué les signes de cette violente colère. Le 25 février, le jour même où il fut publié, j'entendis en passant sur une place, les paroles suivantes : « Voilà le diable sous la forme d'un homme ». Et si la composition de la foule eût été différente, il se peut bien que l'on m'eût roué de coups, comme ce malheureux que l'on assomma, il y a quelques années, près de la chapelle Panteleïmonovskaïa.

Ainsi, dans son ensemble, l'arrêté du Synode est mauvais. Les quelques lignes de la fin, où les signataires annoncent qu'ils prient Dieu de faire de moi un de leurs semblables, ne sont pas propres à le rendre meilleur.

Il n'est pas moins injuste dans les détails que dans l'ensemble. On y peut lire : « Un écrivain célèbre dans le monde, russe par la naissance, orthodoxe par le baptême et l'éducation, le comte Tolstoï, obéissant aux séductions de son esprit orgueilleux s'est audacieusement révolté contre le Seigneur, contre Son Christ et Ses saintes institutions, et, a clairement renié devant tous sa Mère, l'Église orthodoxe, qui l'a nourri et élevé. »

J'ai renié l'Église qui se dit orthodoxe.

Mais je n'ai pas renié l'Église parce que je m'étais révolté contre le Seigneur. Je l'ai reniée, au contraire, parce que j'ai voulu, de toutes les forces de mon âme, servir Dieu.

Cela est absolument exact.

Ayant conçu certains doutes sur la vérité de l'Église, j'ai cru devoir consacrer plusieurs années à l'étude théorique et pratique de son enseignement, avant de la renier et de rompre avec un peuple auquel me liait un indicible amour. D'une part, je me suis efforcé de lire tout ce qui se rapporte à cet enseignement, je me suis attaché à l'étude et à l'examen critique de la théologie dogmatique ; d'autre part, je me suis scrupuleusement conformé, pendant plus d'un an, à toutes les prescriptions de l'Église, observant tous les jeûnes, assistant à tous les offices. Et je me suis convaincu que l'enseignement de l'Église est, théoriquement, un mensonge astucieux et nuisible, pratiquement, un composé de superstitions grossières et de sorcellerie, sous lequel disparaît absolument le sens de la doctrine chrétienne[1].

C'est alors que j'ai renié réellement l'Église. J'ai cessé d'accomplir ses rites et, dans mon testament, j'ai recommandé à mes proches de ne donner accès auprès de moi quand je mourrai, à aucun représentant de l'Église, mais de faire disparaître au plus vite mon cadavre, comme l'on fait d'une chose repoussante et inutile, afin qu'il ne soit pas une cause de gêne pour les vivants.

On m'accuse de consacrer toute mon activité littéraire et le talent que Dieu m'a donné à faire pénétrer dans le peuple des théories hostiles au Christ et à l'Église. On prétend que par mes écrits, répandus à profusion, par ceux, aussi, des disciples que je puis avoir dans le monde et en particulier dans les limites de notre chère patrie, je travaille avec une rage

fanatique à ruiner tous dogmes de l'Église orthodoxe et le fond même de la foi chrétienne. Tout cela est faux. Je ne me suis jamais soucié de la propagation de ma doctrine. Il est vrai que j'ai composé des ouvrages, où j'ai tâché de formuler pour moi-même mon interprétation de l'enseignement du Christ, il est vrai que je n'ai pas caché ces ouvrages à ceux qui m'ont exprimé le désir de les connaître. Mais jamais je ne me suis occupé personnellement de les faire imprimer. Je n'ai dit ma façon de comprendre l'enseignement du Christ qu'à ceux qui m'ont interrogé à ce sujet. À ceux-là j'ai exposé mes pensées de vive voix et j'ai donné mes écrits, quand ils sont venus me trouver chez moi.

Il est dit dans l'arrêté du Synode, que je nie l'existence d'un Dieu en trois personnes, Créateur et Providence de l'Univers ; que je nie Notre-Seigneur Jésus-Christ, Dieu fait homme, Rédempteur et Sauveur du monde, qui a souffert pour tous les hommes et pour leur salut, et qui est ressuscité d'entre les morts ; que je nie la conception miraculeuse de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; que je nie la virginité, avant et après la naissance de son fils, de la Très Sainte Mère de Dieu. Oui, c'est vrai je nie une trinité incompréhensible et la fable, absurde en notre temps, de la chute du premier homme, je nie l'histoire sacrilège d'un Dieu né d'une vierge pour racheter la race humaine, je nie tout cela, c'est vrai. Mais Dieu-esprit, Dieu-amour, Dieu unique principe de toutes choses, je ne le nie pas. Bien plus, je ne reconnais qu'en lui d'existence réelle, et je vois le sens de la vie dans l'accomplissement de sa volonté dont la doctrine chrétienne est l'expression.

On dit encore que je ne crois pas à une autre vie de l'idée du « Jugement dernier », l'éternité des peines et des châtiments.

Si l'on ne sépare pas la conception d'une autre vie de l'idée du « Jugement dernier », d'un enfer peuplé de démons où les damnés souffrent des tourments éternels et d'un paradis où les élus goûtent une perpétuelle félicité, il est très vrai que je ne crois pas à cette vie de l'au-delà. Mais je crois à la vie éternelle et je crois que l'homme est récompensé suivant ses actes ici et partout, maintenant et toujours. Je crois tout cela si fermement qu'à mon âge, me voyant sur le bord de la tombe, je dois souvent faire un effort pour ne pas appeler de mes vœux la mort de mon corps, c'est-à-dire ma naissance à une vie nouvelle. Et je suis convaincu que toute bonne action augmente le bonheur de ma vie éternelle, comme toute mauvaise action le diminue.

On dit que je nie tous les sacrements. Cela est parfaitement exact. Je considère tous les sacrements comme des sortilèges vils et grossiers, inconciliables avec l'idée de Dieu et l'enseignement du Christ, et, de plus,

comme des transgressions des préceptes formels de l'Évangile. Dans le baptême des nouveau-nés, je vois une corruption du sens même que peut avoir le baptême pour des adultes qui embrassent consciemment le christianisme. Dans le sacrement de mariage administré à deux êtres qui se sont à l'avance volontairement unis, dans l'admission de cas de divorce et dans la consécration donnée au second mariage de personnes divorcées, je vois des contradictions formelles à l'esprit comme à la lettre de l'enseignement évangélique.

Dans le pardon périodique des péchés, acheté par la confession, je vois une dangereuse illusion, qui ne peut qu'encourager l'immoralité et faire disparaître toute hésitation devant la faute. Dans l'extrême onction et le sacre des souverains, dans le culte des icônes et des reliques, dans toutes les cérémonies, prières et incantations fixées par le rituel, je vois des pratiques de grossière sorcellerie. Dans la communion je vois une divinisation de la chair contraire à la doctrine chrétienne. Dans la canonisation je vois le premier acte d'une série d'impostures et de plus une transgression de l'enseignement du Christ qui a défendu à qui que ce fût de se faire appeler maître, père ou docteur (Matthieu XXIII, 8-10). On dit enfin, comme pour mettre le comble à mon indignité, qu'après avoir insulté aux objets les plus sacrés de la foi je n'ai pas craint de diriger mes railleries contre le plus saint de tous les sacrements — l'Eucharistie. Il est très vrai que je n'ai pas craint de décrire simplement et objectivement tous les actes qu'accomplit le prêtre pour la préparation de ce prétendu sacrement. Mais que cette cérémonie constitue quelque chose de sacré et qu'il y ait sacrilège à la décrire, simplement telle qu'elle est célébrée, cela est absolument faux. Il n'y a pas sacrilège à appeler une cloison une cloison, et non un iconostase, à nommer une coupe une coupe, et non un calice. Mais on commet un sacrilège, et le plus horrible, le plus révoltant des sacrilèges, en se servant de tous les moyens dont on dispose pour tromper et hypnotiser les gens, en profitant de la simplicité des enfants et des hommes du peuple pour leur persuader que, si l'on rompt un morceau de pain d'une certaine façon, en prononçant certaines paroles, et qu'on le mette ensuite dans du vin, la nature divine se communique à ce morceau de pain, que le prêtre, suivant qu'il élève ce morceau de pain au nom d'un vivant ou d'un mort, assure à celui-là la santé, à celui-ci une amélioration de son sort dans l'autre monde, enfin que quiconque mange ce morceau de pain reçoit dans son corps Dieu lui-même.

Ne voit-on pas que tout cela est horrible ? L'enseignement du Christ est défiguré, transformé en une suite de grossiers sortilèges : bains, onctions, mouvements de corps, incantations, déglutition de morceaux de pain, si bien qu'il ne reste plus rien de cet enseignement. Et si

quelqu'un s'avise de rappeler que toute cette sorcellerie, toutes ces prières, toutes ces messes, tous ces cierges, toutes ces icônes n'ont aucun rapport avec l'enseignement du Christ, que celui-ci commande seulement aux hommes de s'aimer les uns les autres, de ne pas rendre le mal pour le mal, de ne pas juger, de ne pas tuer leur semblable, tous ceux qui profitent du mensonge éclatent en protestations indignées et, avec une audace incroyable, proclament publiquement dans leurs églises, impriment dans leurs livres, leurs journaux, leurs catéchismes, que le Christ n'a jamais défendu le jurement (serment), qu'il n'a jamais défendu le meurtre (exécution capitale, guerres), et que la doctrine de la non-résistance au mal est une invention, une ruse satanique des ennemis du Christ (1).

Le plus horrible est que les hommes qui profitent du mensonge ne trompent pas seulement les adultes, mais que, profitant du pouvoir qui leur est donné, ils induisent en erreur les enfants eux-mêmes, les enfants dont le Christ a dit que celui-là serait maudit qui voudrait les tromper. Il est horrible que pour servir leurs intérêts mesquins, ces gens consentent à faire une œuvre aussi mauvaise, et qu'ils cachent aux hommes la vérité révélée par le Christ, bien qu'elle dispense un bien mille fois plus précieux que le prix de leur triste besogne. Ils agissent comme ce brigand qui tua toute une famille de cinq ou six personnes pour voler une vieille souquenille et quarante kopeks. Les victimes lui auraient volontiers donné tous les vêtements et tout l'argent qu'elles possédaient pour qu'il leur laissât la vie sauve. Mais il ne pouvait pas agir autrement. Il en est de même des imposteurs en matière religieuse. Nous leur assurerions avec joie des revenus dix fois plus considérables, un luxe plus magnifique que ceux dont ils jouissent aujourd'hui, s'ils voulaient renoncer à perdre des hommes par leurs mensonges. Mais ils ne peuvent pas agir autrement. Voilà ce qui est terrible. Et c'est pourquoi, il n'est pas seulement en notre pouvoir, mais il est encore de notre devoir de dénoncer leur supercherie. S'il existe quelque chose de sacré, ce n'est pas leurs prétendus sacrements, mais cette obligation de dénoncer, dès que nous l'avons aperçue, leur imposture religieuse.

Qu'un Tchouvache fouette son idole ou l'enduisse de crème aigrie, je puis le regarder faire avec indifférence et sans être tenté de blesser ses croyances, parce qu'il agit ainsi au nom de superstitions qui me sont étrangères et qu'il ne porte pas atteinte à ce que je considère moi-même comme sacré. Mais quand des hommes pratiquent des sortilèges et professent des superstitions grossières, au nom de ce même Dieu par qui je vis et de cette doctrine du Christ qui m'a donné la vie et peut la donner à tous les hommes, je ne puis les considérer avec tranquillité. Et ni leur

grand nombre, ni l'ancienneté de leur superstition, ni leur puissance ne sauraient imposer silence à mon indignation.

En donnant à leurs actes le nom qui leur convient, je ne fais que ce que je dois faire, ce que je ne puis pas ne pas faire, du moment que je crois en Dieu et à l'enseignement du Christ. S'ils crient au sacrilège parce qu'on dévoile leur mensonge, cela prouve seulement l'étendue du mal qu'ils ont fait et doit encourager ceux qui croient en Dieu et à l'enseignement du Christ à redoubler d'efforts pour dissiper l'illusion qui cache aux hommes le vrai Dieu.

Du Christ qui chassa du temple les bœufs, les brebis et les marchands, ils devraient dire aussi qu'il fut sacrilège. S'il revenait aujourd'hui et qu'il vît ce qui se fait en son nom, dans leur église, il ne manquerait pas, avec une plus grande et plus légitime colère, de jeter au loin corporaux, bannières, croix, coupes, cierges et icônes, tous les instruments de leurs sortilèges, tout ce qui les aide à détourner les hommes de Dieu et de son enseignement.

Voilà ce qu'il y a de vrai ou de faux dans l'arrêté du Synode qui me vise. Je ne crois pas, il est vrai, tout ce que ses signataires prétendent considérer comme article de foi. Mais je crois à bien des choses, sur lesquelles ils voudraient me faire soupçonner d'incroyance.

Je crois en Dieu, qui est pour moi l'Esprit, l'Amour, le Principe de toutes choses. Je crois qu'il est en moi comme je suis en lui. Je crois que la volonté de Dieu n'a jamais été plus clairement, plus nettement exprimée que dans la doctrine de l'homme Christ ; mais on ne peut considérer Christ comme Dieu et lui adresser des prières, sans commettre, à mon avis, le plus grand des sacrilèges. Je crois que le vrai bonheur de l'homme consiste à l'accomplissement de la volonté de Dieu ; je crois que la volonté de Dieu est que l'homme aime ses semblables et agisse toujours envers les autres comme il désire qu'ils agissent envers lui, ce qui résume, dit l'Évangile, toute la loi et les prophètes. Je crois que le sens de la vie, pour chacun de nous, est seulement d'accroître l'amour en lui, je crois que ce développement de notre puissance d'aimer nous vaudra, dans cette vie, un bonheur qui grandira chaque jour et, dans l'autre monde, une félicité d'autant plus parfaite que nous aurons appris à aimer davantage ; je crois, on outre, que cet accroissement de l'amour contribuera, plus que toute autre force, à fonder sur la terre le royaume de Dieu, c'est-à-dire à remplacer une organisation de la vie où la division, le mensonge et la violence sont tout-puissants, par un ordre nouveau où régneront la concorde, la vérité et la fraternité, je crois que pour progresser dans l'amour nous n'avons qu'un moyen : la prière. Non pas la prière publique,

dans les temples, que le Christ a formellement réprouvée (Matth. VI, 5-13). Mais la prière dont lui-même nous a donné l'exemple, la prière solitaire, qui consiste à rétablir, à raffermir en nous la conscience du sens de notre vie et le sentiment que nous dépendons seulement de la volonté de Dieu.

Il se peut que mes croyances offensent, affligent ou scandalisent les uns ou les autres, il se peut qu'elles gênent ou déplaisent. Il n'est pas en mon pouvoir de changer mon corps. Il me faut vivre, il me faudra mourir et ce sera bientôt. Tout cela n'intéresse que moi. Je ne puis croire autre chose que ce que je crois, à l'heure où je me dispose à retourner vers ce Dieu, dont je suis sorti. Je ne dis pas que ma foi ait été la seule incontestablement vraie pour tous les temps, mais je n'en vois pas d'autre plus simple, plus claire, et qui réponde mieux aux exigences de mon esprit et de mon cœur.

Si tout à coup, s'en révélait une autre, qui fût plus propre à me satisfaire, je l'adopterais sur-le-champ, car rien n'importe à Dieu que la vérité. Quant à revenir aux doctrines, dont je me suis émancipé au prix de tant de souffrances, je ne le puis. L'oiseau qui a pris son essor ne rentrera plus dans la coquille d'œuf dont il est sorti.

« Celui qui commence par aimer le christianisme plus que la vérité, en viendra bientôt à aimer sa secte ou son église plus que le christianisme, et finira par aimer sa propre personne (son repos) plus que tout au monde. » J'ai traversé, mais en sens inverse ces phases dont parle Coleridge. J'ai commencé par aimer l'Église orthodoxe plus que mon repos ; puis, j'ai aimé le christianisme plus que l'Église orthodoxe ; maintenant, j'aime la vérité plus que tout au monde. Mais, jusqu'à présent, la vérité s'est confondue pour moi avec le christianisme tel que je le comprends. Je confesse donc le christianisme. Et c'est aux efforts que je fais pour conformer mes actes à mes croyances que je dois de vivre dans la paix et la joie, et de pouvoir aussi, dans la paix et la joie, m'acheminer vers la mort.

Bible et Évangile

Léon Tolstoï

1906



Luc, IV, 16-21. — Et Jésus revint dans son pays natal ; et le jour du Sabbat, selon la coutume, il entra dans la synagogue et se leva pour lire. On lui présenta le livre du Prophète Isaïe, il l'ouvrit et lut l'endroit où était écrit :

« L'esprit du Seigneur est en moi ; il m'a choisi pour annoncer le Bien à ceux qui sont malheureux et qui ont le cœur brisé, pour annoncer la liberté aux captifs, la lumière aux aveugles, le salut et la paix aux tourmentés, pour annoncer à tous que le temps de la miséricorde de Dieu est venu. »

Et il ferma le livre, le donna au serviteur et se rassit. Et tous attendaient ce qu'il allait dire. Et il dit : Maintenant cette parole de l'écriture se réalise sous vos yeux.

Jésus a donné le sens des paroles « le royaume de Dieu sur la terre » en employant les termes du Prophète Isaïe. Le règne de Dieu est le bonheur pour les malheureux, le salut pour ceux qui souffrent, la lumière pour les aveugles, la liberté pour les captifs.

À ses disciples, Jésus dit que le règne céleste consiste en ce que désormais Dieu ne sera plus le Dieu inaccessible de jadis, mais sera sur la terre et en communion étroite avec les hommes. Et quel est ce Dieu ? Est-ce le Créateur, trônant au ciel, en patriarche, ayant donné les

tables de sa loi à Moïse, le Dieu vindicatif, cruel et terrible que connaissaient et vénéraient les hommes ?

Alors Jésus définit ce qui n'est pas Dieu.

Pour comprendre ce passage, il faut d'abord rétablir la véritable signification des paroles du Christ que toutes les Églises se sont évertuées à obscurcir. **Le sens des discours et des actes notés dans ce chapitre est que le Christ rejette toute la doctrine juive, absolument toute. C'est tellement clair et certain qu'il semble ridicule de le démontrer.**

Pour affirmer aussi naïvement le contraire et cacher l'évidence, il a fallu que nos Églises aient subi cette effrayante destinée historique qui les ait forcées, contrairement à tout bon sens, à réunir en un seul tout des doctrines aussi disparates, aussi contraires que la chrétienne et la judaïque. Il suffit, non pas de lire, mais simplement de parcourir le Pentateuque, où sont fixés jusqu'aux moindres détails tous les actes de l'homme dans des milliers de cas divers, pour s'apercevoir aussitôt que, dans cette énumération minutieuse, il ne saurait y avoir de place aux développements doctrinaux. On pourrait à la rigueur y découvrir une nouvelle loi si on lui attribuait une origine humaine. Or, il y est nettement dit que tout y est parole divine : quand et comment il faut couper ou ne pas couper tel appendice de la chair ; quand et comment il faut tuer toutes les femmes et tous les enfants ; comment et quelles gens il faut dédommager pour un bœuf tué par accident, etc.

Comment pourrait-on compléter de pareilles lois, sinon par de nouvelles règles détaillées concernant les appendices de la chair ou pour savoir qui il faut tuer encore ? Une fois cette loi admise comme divine, il est impossible de professer, non seulement la doctrine du Christ, mais encore une autre moins parfaite. Il ne reste plus rien à enseigner, tout est réglé. Dès la première parole d'une prédication chrétienne se référant au Pentateuque, celui-ci s'écroule. Or, l'Église doit persuader aux autres et se persuader à elle-même que le Pentateuque, de même que l'Évangile, vient de Dieu. De fait, tout ce qu'elle a à faire, c'est de fermer les yeux sur l'évidence et tendre tous ses efforts pour concilier l'inconciliable.

Cette inconséquence s'est produite à la suite de l'enseignement erroné de Paul, qui représentait tout ce qui était inintelligible dans l'enseignement du Christ comme la continuation de la doctrine juive. Une fois cette erreur commise, il ne s'agissait plus de comprendre le sens de l'enseignement du Christ, mais d'accorder les divergences, de biaiser, de prononcer des discours nuageux,

décousus et pathétiques, tel par exemple l'épître de Paul aux Juifs, et en général tout le galimatias que prêchent depuis dix-huit cents ans les pères de l'Église et les théologiens.

L'Évangile défend non seulement de tuer, mais même d'avoir du ressentiment contre son prochain ; **le Pentateuque**, lui, dit : tue, tue, tue, femmes, enfants, bêtes.

Pour l'Évangile, la richesse est un mal ; **pour le Pentateuque**, elle est le plus grand bien et la récompense.

Pour l'Évangile, la pureté corporelle est de n'avoir qu'une femme ; pour le **Pentateuque**, on peut en avoir autant qu'on veut.

Pour l'Évangile, tous les hommes sont frères ; **pour le Pentateuque**, seuls les Israélites sont frères.

Aucun culte extérieur n'est recommandé par l'Évangile ; la plus grande partie du Pentateuque ne contient que des règles sur la façon d'adorer Dieu.

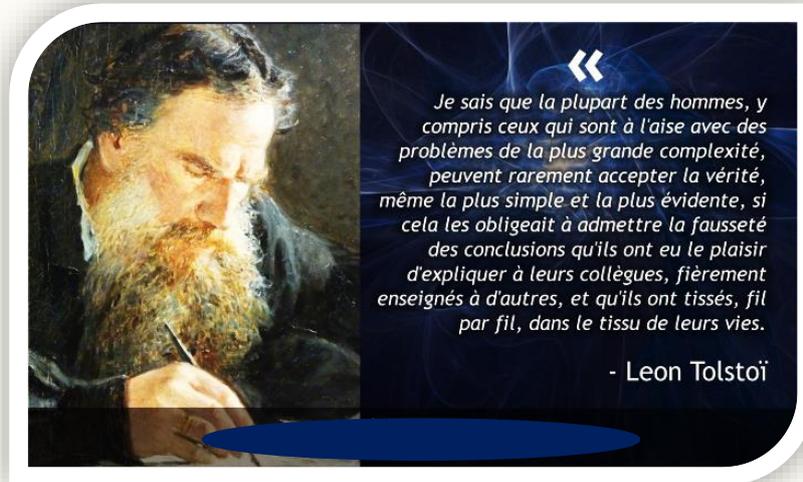
Et on veut affirmer que l'Évangile est le complément et la continuation du Pentateuque !

Jésus luttait contre toutes les lois du Pentateuque, sauf quelques vérités isolées que devait bien contenir cet amas d'insanités. Par exemple, il comprenait le commandement d'aimer ses père et mère dans le sens d'aimer son prochain. Mais le fait que Jésus a pu trouver dans le Pentateuque et reconnaître comme vraies deux ou trois phrases, ce fait ne prouve nullement que le Pentateuque complétait sa doctrine. Ce ne sont pas seulement les paroles des Pharisiens qu'il discutait, mais toute la loi, et, dans sa négation du culte extérieur, il a examiné tout ce qui constituait le dogme de la foi extérieure de chaque Juif adulte.

Tous Frères

Léon Tolstoï

1906



Matth. V, 43, 44, 46. — L'ancienne loi dit : Fais-le bien aux gens de ta race, et fais le mal aux étrangers.

Et moi je vous dis : N'aimez pas seulement vos compatriotes mais encore les hommes de tous les pays. Et si les étrangers vous haïssent, vous outragent et vous persécutent, louez-les et faites-leur du bien. Si vous n'êtes bons qu'avec vos frères, les autres aussi ne sont bons qu'avec leurs frères, et c'est de là que naissent les guerres. Vous devez être pareils envers les hommes de tous les pays, et vous serez les fils du Père. Tous les hommes sont ses enfants, donc tous sont frères.

Voici donc le cinquième commandement : Traitez les étrangers comme je vous ai dit de vous traiter entre vous. Pour le Père de tous les hommes, il n'y a ni divers peuples ni divers pays : tous sont frères, tous fils du même père.

Ainsi : **1° Ne vous mettez pas en colère et soyez en paix avec tout le monde ; 2° ne vous abandonnez pas aux plaisirs de la chair ; 3° ne prêtez serment à personne ni dans aucun cas ; 4° ne vous opposez pas au mal, ne jugez ni ne plaidez, et 5° ne faites pas de distinction entre divers peuples, et aimez les étrangers comme vos frères.**

La dernière des petites règles, la cinquième, même telle qu'elle est formulée dans l'Évangile, est si nette qu'aucun doute sur sa signification ne saurait s'élever.

« Il vous a été dit : aime ton frère le Russe, et hais le Juif, l'Allemand, le Français. Et moi je dis : aime les étrangers et fais-leur du bien, lors même où ils t'attaquent. Dieu est le même chez les Français, chez les Allemands et chez les Russes et ils l'aiment du même amour ; vous serez donc ses fils égaux et, comme Lui, vous leur ferez à tous le bien ».

Que peut-il être de plus précis, de plus simple et de plus net ? Et si on considère dans quel but ces paroles ont été dites et qui les a prononcées, leur sens devient indiscutable.

Quelle est l'intention de ce discours ?

Jésus enseigne aux hommes le bien véritable ; il ne saurait donc passer sous silence la question de la haine entre les peuples et celle de la guerre qui constitue, jadis comme aujourd'hui, le plus grand des maux.

Sommes-nous donc seuls si profonds, tandis que lui n'a pas vu cette source inépuisable du mal, n'a rien dit des collectivités nombreuses ni des guerres entre elles et s'est occupé seulement de la communion par le pain et le vin ? Celui qui a dit qu'il ne révélait pas le bien aux seuls Juifs, celui qui ne reconnaît ni mère, ni frère, ni famille, ni ancienne foi, celui qui parle à des vagabonds comme lui, peut-il reconnaître l'État, peut-il passer sous silence les rapports entre les peuples, et dire qu'ils sont excellents, de même que les guerres qui en résultent, peut-il reconnaître que tous ces maux n'ont rien à voir avec son enseignement ?

Dès le début, Jésus dit que non seulement on ne doit pas tuer, mais encore s'irriter contre personne. Comment alors aurait-il pu passer sous silence le phénomène éternel de la guerre qui non seulement jette de l'animosité entre les hommes, mais encore les fait s'entre-tuer ?...

Ce qui frappe dans cette incompréhension de mots aussi simples, c'est sa cause. Cette incompréhension résulte de ce que la doctrine du Christ n'est pas admise comme indication de la manière de vivre, mais est considérée comme une sorte de complément, d'ornement de la vie et qui est prise pour la véritable. Puisque sa doctrine ne se plie pas aux exigences de la vie, il n'y a qu'à l'interpréter.

Jésus interdit toute haine contre l'étranger, il interdit de se défendre et ordonne de se soumettre à tout ennemi, et cependant nous avons des États, des codes, et les guerres continuent. Lorsqu'on demande pourquoi la guerre existe parmi les peuples chrétiens, on répond : Jésus ne dit rien des États ni des guerres. Il s'ensuit qu'en interdisant d'adresser à un homme une parole grossière, d'offenser ou de ne pas vivre en paix avec

un seul individu, il autorise les violences et les assassinats en masse : il a oublié de le dire ou bien cela ne concerne nullement sa doctrine.

Mais quand on lit comme c'est écrit, on apprend ceci :

Première petite règle : la loi de l'homme est en lui, dans son cœur. En expliquant le commandement : tu ne tueras point, Jésus dit qu'il recommande aux hommes de ne pas faire du mal à ses semblables ; cela ne signifie pas seulement : ne tue pas, mais n'aie aucun ressentiment contre ton frère, et, s'il te fait du mal, fais la paix avec lui.

Deuxième petite règle, celle qui vise les relations entre hommes et femmes. En expliquant le commandement : tu ne commettras point d'adultère, qui a pour but d'empêcher les hommes de se nuire par leurs relations sexuelles, Jésus dit : ne considère pas les plaisirs de la chair comme une bonne action.

Troisième petite règle qui vise les rapports sociaux. En expliquant le commandement sur le serment ayant pour but la fidélité à observer dans ces rapports, Jésus dit : la source du mal ce sont les engagements que l'homme contracte ; on ne peut rien promettre d'avance, on ne doit jurer en aucune circonstance.

Quatrième petite règle concernant les rapports de l'homme avec l'État et ses lois. En expliquant un article des lois de son peuple, Jésus enseigne qu'on ne peut venger aucune violence par le châtement ; il faut au contraire donner tout ce que l'on veut vous prendre et ne jamais plaider.

Cinquième et dernière petite règle de la doctrine, qui commence par fixer le devoir d'un seul individu et qui, s'étendant sur un nombre toujours croissant d'hommes finit par englober toute l'humanité. Cette règle vise ceux que nous appelons ennemis lorsque notre peuple est en guerre avec eux. Et Jésus dit : il ne doit pas y avoir de peuples ennemis. S'ils vous font la guerre, ne ripostez pas, soumettez-vous et faites leur du bien. Faites comme Dieu pour lequel il n'y a ni méchants ni bons, soyez bons pour tous les hommes sans distinction, de quelque pays qu'ils soient.

L'Église et l'État

Léon Tolstoï,
1882



« Quelle chose extraordinaire ! Il y a des gens qui semblent prêt à grimper dans les rideaux afin que les autres acceptent cette forme-ci de révélation, mais pas celle-là. Ils ne peuvent pas se reposer jusqu'à ce que les autres aient accepté leur forme de révélation, et aucune autre. Ils prononcent des anathèmes, persécutent et tuent ceux qu'ils peuvent des dissidents. D'autres groupes de gens font la même chose — prononcent des anathèmes, persécutent et tuent ceux qu'ils peuvent des dissidents. Et d'autres encore font la même chose. Ainsi, ils prononcent tous des anathèmes, se persécutent et se tuent – demandant que chacun croît comme eux. Et le résultat en est qu'il y a des milliers de sectes s'excommuniant, se persécutant et se tuant les unes les autres.

Au début, j'étais étonné qu'une telle absurdité évidente – une telle grossière contradiction – ne détruise pas la religion elle-même. Comment les gens pieux peuvent-ils rester si abusés ? Et vraiment, considéré d'un point de vue extérieur, général, c'est incompréhensible, et prouve de façon irréfutable que chaque religion est une fraude, et que toute l'affaire est pure superstition, comme le déclare aujourd'hui la philosophie dominante. **Et regardant les choses de ce point de vue général, j'en suis venu inévitablement à reconnaître que toute la religion est une fraude.** Mais je ne pouvais pas m'empêcher de penser que toute l'absurdité et l'évidence de la fraude, et le fait que néanmoins toute l'humanité y cède, indique que cette fraude doit être basée sur quelque chose qui n'est pas frauduleux. Autrement, nous ne pourrions pas la

laisser nous décevoir –ce serait trop stupide. Le simple fait que toute l'humanité qui vit vraiment une vie humaine cède à cette fraude m'oblige à reconnaître l'importance du phénomène sur lequel la fraude est basée. ***Et, en conséquence de cette réflexion, j'ai commencé à analyser l'enseignement chrétien, lequel, pour toute la chrétienté, fournit la base de cette fraude.***

C'était ce qui est apparent du point de vue général. Mais, du point de vue individuel –lequel nous montre que chaque homme (et moi-même) doit, pour vivre, toujours avoir une religion pour lui montrer le sens de la vie – le fait que la violence est employée dans les questions de religion est encore plus étonnant dans son absurdité.

En effet, comment pourrais-ce, et pourquoi devrais-ce concerner qui que ce soit de faire que quelqu'un d'autre, non seulement ait la même religion que lui-même, mais la professe aussi de la même manière qu'il le fait ? Un homme vit, et il doit donc savoir pourquoi il vit. Il a établi sa relation à Dieu, il connaît la vérité des vérités, et je connais la vérité des vérités. Notre expression peut différer ; l'essence doit être la même [*Par la nature, les hommes se ressemblent ; c'est à la pratique qu'ils diffèrent.*], dit Confucius, NdT 1928] – Nous sommes tous les deux des hommes.

Alors pourquoi devrais-je – qu'est ce qui me pousse à – obliger qui que ce soit ou demander à qui que ce soit d'exprimer absolument sa vérité comme je l'exprime ?

Je ne peux pas contraindre un homme à altérer sa religion, soit par la violence, par la ruse ou par la fraude – les faux miracles.

Sa religion est sa vie. Comment pourrais-je lui prendre sa religion et lui en donner une autre ? C'est comme enlever son cœur et en mettre un autre à sa place. Je ne peux faire cela que si sa religion et la mienne sont des mots, et ne sont pas ce qui lui donne la vie ; si c'est une verrue et pas un cœur. Une telle chose est également impossible, parce qu'aucun homme ne peut tromper ou forcer un autre à croire ce qu'il ne croit pas lui-même ; parce que si un homme a ajusté sa relation à Dieu et sait que cette religion est la relation dans laquelle l'homme se tient envers Dieu, il ne peut pas désirer définir la relation d'un autre homme à Dieu en utilisant la force ou la fraude. C'est impossible, et néanmoins c'est fait et a été fait partout et toujours. C'est-à-dire que ce ne peut pas réellement être fait, parce que c'est en soi impossible ; mais quelque chose a été fait, et est fait qui ressemble à cela. Ce qui a été et est fait, c'est que certaines gens imposent aux autres une religion contrefaite et les autres acceptent cette contrefaçon – cette pseudo-religion.

La religion ne peut pas être forcée et ne peut pas être acceptée dans le but de quoi que ce soit, force, fraude, ou profit. Et cette fraude religieuse est une condition de l'homme qui dure depuis longtemps.

Quelle est cette fraude et sur quoi se base-t-elle ? Qu'est-ce qui induit les trompeurs à la produire ? Et qu'est-ce qui la rend plausible au trompeur ? Je ne vais pas discuter le même phénomène dans le Brahmanisme, le Bouddhisme, le Confucianisme, et le Mahométisme, même si n'importe qui ayant lu à propos de ces religions peut voir que la situation a été comparable à celle dans la chrétienté ; mais je parlerai seulement de cette dernière –étant la religion connue, nécessaire et chère pour nous. ***Dans la chrétienté, toute la fraude est construite sur la conception fantastique d'une Église ; une conception qui n'est basée sur rien, et qui, aussitôt que nous commençons à étudier la chrétienté nous étonne par son absurdité inattendue et inutile.***

De toutes les idées et les mots païens il n'y en a pas de plus païen que celui d'une Église. ***Il n'y a pas d'idée qui ait produit plus de mal, pas de plus opposée à l'enseignement du Christ, que celle d'une Église.***

En réalité, le mot ekklesia signifie une assemblée et rien de plus, et c'est ainsi qu'il est utilisé dans les Évangiles. Dans le langage de toutes les nations modernes, le mot ekklesia (ou le mot équivalent « église ») signifie une maison de prière. Au-delà de cela le mot n'a progressé dans aucun langage – malgré les quinze cents ans d'existence de la fraude-Église. ***Selon la définition du mot énoncé par les prêtres (pour qui la fraude-Église est nécessaire), ce n'est rien d'autre qu'une préface disant : « Tout ce que je vais dire est vrai, et si tu ne crois pas je te brûlerais, ou dénoncerais, ou te ferais toute sorte de tort. »*** Cette conception est un sophisme, nécessaire pour certains objectifs dialectiques, et elle est restée la possession de ceux pour qui elle est nécessaire. Parmi les gens, et pas seulement les gens ordinaires, mais aussi dans la société, parmi les gens instruits, il n'y a aucune conception telle qui est tenue, même si elle est enseignée dans les catéchismes. Aussi étrange que ce puisse sembler d'examiner cette définition, il faut le faire parce que tant de gens le proclament comme quelque chose d'important, alors qu'elle est absolument fausse. (Sans parler de l'inclusion fantastique des morts) ; si j'affirme que le chœur est une assemblée de vrais musiciens, je n'ai rien élucidé à moins que je dise ce que j'entends par vrais musiciens. ***En théologie, nous apprenons que les vrais croyants sont ceux qui suivent l'enseignement de l'Église, c'est-à-dire qui font partie de l'Église.***

Sans s'étendre sur le fait qu'il y ait des centaines de telles vraies Églises, cette définition ne nous dit rien, et semble au premier abord tout aussi inutile que la définition de « chœur » comme assemblée de vrais musiciens. Mais nous saisissons ici une vue de la queue du renard. L'Église est vraie, et elle est une, et en elle il y a des pasteurs et des troupeaux, et les pasteurs, ordonnés par Dieu, enseignent cette seule vraie religion. Ainsi, ça revient à dire : « Par Dieu, tout ce que nous allons dire est réellement toute vérité. » C'est tout. Toute la fraude tient là-dedans – dans le mot et l'idée d'une Église. Et la signification de la fraude est simplement qu'il y a des gens qui sont à côté d'eux-mêmes avec le désir d'enseigner leur religion aux autres.

Et pourquoi sont-ils si anxieux d'enseigner leur religion aux autres ? S'ils avaient une définition réelle ils sauraient que la religion est la compréhension de la vie, la relation que chacun et chacune établit à Dieu, et qu'en conséquence, vous ne pouvez pas enseigner une religion, mais seulement une contrefaçon de religion. Mais ils veulent enseigner. Dans quel but ? La réponse la plus simple serait que le prêtre veut des petits pains et des œufs, et l'archevêque un palais, des pâtés au poisson, et une soutane de soie. Mais cette réponse est insuffisante. Il n'y a pas de doute que c'est là le motif intérieur, psychologique de la déception – celui qui maintient la fraude. Mais, comme il serait insuffisant, quand on demande pourquoi un homme (un exécuter) consent à en tuer un autre contre lequel il ne ressent aucune colère, —dire que l'exécuter tue parce qu'il obtient ainsi du pain, du brandy et un gilet rouge est aussi insuffisant que de dire que le métropolitain de Kiev avec ses moines bourrent des sacs de pailles [*Les célèbres catacombes du monastère de Kiev attirent des foules de pèlerins pour adorer les reliques des saints. On raconte qu'un feu s'est un jour déclaré dans une des chapelles, et que ceux qui se sont hâtés de sauver le « corps incorruptible » d'un des saints a découvert que la précieuse relique n'était qu'un sac bourré de pailles. Ceci n'est qu'un exemple parmi plusieurs faits similaires, certains étant vrais et d'autres inventés.—TR*], et les appelle les reliques des saints, simplement pour obtenir un revenu annuel de trente milles roubles. L'un et l'autre de ces actes sont trop terribles et trop révoltants à la nature humaine pour qu'une explication si simple et si grossière soit suffisante. L'exécuter et le métropolitain expliquant leurs actions auraient toute une série d'arguments basés principalement sur la tradition historique. Des hommes doivent être exécutés ; des exécutions ont eues lieu depuis que le monde a commencé. Si je ne le fais pas, un autre le fera. J'espère, par la grâce de Dieu, le faire mieux qu'un autre le ferait. De même, le métropolitain dirait : le Culte extérieur est nécessaire ; les reliques des saints ont été adorées depuis le commencement du monde. Les gens respectent les reliques des

catacombes de Kiev et les pèlerins viennent ici ; moi, avec la grâce de Dieu, j'espère faire l'usage le plus pieux de l'argent obtenu de façon ainsi blasphématoire.

Pour comprendre la fraude religieuse, il est nécessaire d'aller à sa source et son origine.

Nous parlons de ce que nous connaissons de la chrétienté. Considérons le commencement de la doctrine chrétienne dans les Évangiles, et nous trouvons un enseignement qui exclut clairement le culte extérieur de Dieu, le condamnant : et qui, avec une clarté particulière, désavoue positivement le statut de maître. Mais depuis le temps du Christ, nous trouvons une déviation de ces principes établis par le Christ. Cette déviation commence à partir du temps des apôtres, et particulièrement avec ce grand envieux du statut de maître —Paul. Et plus la chrétienté avance dans l'histoire, plus elle dévie, et plus elle adopte les méthodes du culte externe et la fonction de maître que le Christ avait si catégoriquement condamnés. Mais dans les premiers temps de la chrétienté, la conception d'une église était employée pour référer à tous ceux qui partageaient les croyances que je considère vraies. La conception d'une église est tout à fait correcte si elle n'incluse pas ceux qui font une expression verbale de la religion plutôt que son expression dans la vie entière – parce que la religion ne peut pas être exprimée en mots.

L'idée d'une vraie Église a aussi été utilisée comme argument contre les dissidents. Mais jusqu'à l'époque de l'empereur Constantin et du concile de Nicée, l'Église était seulement une idée.

Depuis l'empereur Constantin et le concile de Nicée, l'Église devient une réalité et une réalité frauduleuse. La fraude des métropolitains avec les reliques, et des prêtres avec l'eucharistie, la Mère Ibérienne de Dieu [La Mère Ibérienne de Dieu est la plus célèbre des icônes de Moscou.— TR], les synodes, etc. qui nous étonnent et nous horrifient, et qui sont si odieux qu'ils ne peuvent pas être expliqués simplement par l'avarice de ceux qui les perpétuent. La fraude est ancienne et n'avait pas simplement commencée pour le profit d'individus privés. Personne ne serait un tel monstre d'iniquité au point d'être le premier à la perpétrer, si c'était la seule raison. Les raisons qui ont amené la chose à être faite sont le mal : « Par leurs fruits vous les connaîtrez. » La racine était le mal, haine, orgueil, inimitié contre Arius et les autres ; et un autre mal encore plus grand, l'alliance de la chrétienté avec le pouvoir. Le pouvoir personnifié dans l'empereur Constantin qui, dans sa conception païenne des choses, se tenait au sommet de la grandeur humaine (il a été inscrit

parmi les dieux), accepte la chrétienté, donne un exemple à tous les gens, convertis les gens, prête une main secourable contre les hérétiques, et au moyen du concile œcuménique établit la seule vraie religion chrétienne.

La religion chrétienne Catholique était établit pour tout le temps. Il était si naturel de se rendre à ses déceptions que, jusqu'à aujourd'hui, il y a des gens qui croient à l'efficacité du salut de cette assemblée. Cependant, ce fut le moment où la majorité des gens ont abandonné leur religion. À ce point tournant, la grande majorité des gens sont entré dans le chemin païen, qu'ils ont suivi depuis. Charlemagne et Vladimir ont continué dans la même direction [*Vladimir adopta le christianisme en 988 après J.-C. Plusieurs habitants de la capitale, Kiev, n'étaient pas enclin à suivre son exemple, alors, il « agit vigoureusement » (comme le note un historien russe), c'est-à-dire que les gens furent conduits au fleuve Dniepr pour être baptisés. En d'autres parties du dominion, le christianisme fut répandu parmi la population païenne qui ne le voulait pas « par le feu et l'épée » — TR]*

Et l'Église fraude continue jusqu'à maintenant. La fraude consiste en ceci : que la conversion des autorités constituées au christianisme est nécessaire, pour ceux qui comprennent la lettre mais pas l'esprit du christianisme ; mais l'acceptation du christianisme sans l'abandon du pouvoir politique est une perversion et une satire contre le christianisme.

La sanctification du pouvoir politique par le christianisme est blasphématoire ; c'est la négation du christianisme.

Après quinze cents ans de cette alliance blasphématoire du pseudo-christianisme avec l'État, il faut un effort ferme pour se libérer de tous les sophismes complexes par lesquels toujours et partout (pour plaire aux autorités), la sainteté et la droiture du pouvoir d'État, et la possibilité qu'il soit chrétien, ont été plaidées.

En vérité, les mots un « État chrétien » ressemblent aux mots « glace chaude ». Soit la chose n'est pas un état utilisant la violence, ou ce n'est pas chrétien.

Afin de comprendre ceci clairement, nous devons oublier toutes ces notions aberrantes dans lesquelles nous avons été si soigneusement élevés, et se demander franchement quel est le but d'une telle science historique et juridique comme il nous a été enseignée ? De telles sciences

n'ont aucune base solide ; leur objectif est simplement de suppléer une justification de la violence.

En omettant l'histoire des Perses, des Mèdes etc., prenons l'histoire de ce gouvernement qui le premier forma une alliance avec le christianisme.

Un nid de voleur a existé à Rome. Il a grandi par le vol, la violence, les meurtres, et il a subjugué des nations. Ces voleurs et leurs descendants, conduits par leurs chefs (qu'ils appelaient parfois César, parfois Auguste) ont volé et tourmenté les nations pour satisfaire leurs désirs. L'un des descendants de ces chefs voleurs, Constantin (un lecteur de livres et un homme rassasié par une vie mauvaise), a préféré certains dogmes chrétiens à ceux des vieux credo : plutôt que d'offrir des sacrifices humains il a préféré la messe ; plutôt que du culte d'Apollon, Vénus et Zeus, il a préféré celui d'un Dieu unique avec un fils – Christ. Ainsi, il a décrété que cette religion devait être introduite parmi ceux sous son pouvoir.

Personne ne lui a dit : « Les rois exercent l'autorité parmi les nations, mais parmi vous, il n'en sera pas ainsi. Ne tuez pas, ne commettez pas d'adultère, n'emmagasinez pas de richesses, ne condamnez pas, ne résistez pas [par le mal] à celui qui est mauvais. »

Mais ils lui ont dit : « **Tu souhaites être appelé un chrétien et continuer à être le chef du clan des voleurs – tuer, brûler, battre, convoiter, exécuter et vivre dans le luxe ? Tout cela peut être arrangé.** »

Et ils ont arrangé un christianisme pour lui, et ils l'ont arrangé très doucement, mieux même que ce qu'ils pouvaient en attendre. Ils ont entrevu que, lisant les Évangiles, il pourrait en venir à réaliser tout cela (i.e. une vie chrétienne) est demandé —et non pas la construction de temples ou le culte en eux. Cela ils l'ont entrevu, et ils ont soigneusement planifié un tel christianisme pour lui qui le laisserait continuer sa vieille vie de païen sans embarras. D'un côté Christ, le Fils de Dieu, est seulement venu pour apporter le salut à lui et à tout le monde. Christ étant mort, Constantin peut vivre comme il veut. Et plus encore, — quelqu'un peut se repentir et avaler un petit morceau de pain et du vin, et cela lui apportera le salut, et tout sera pardonné.

Mais plus encore que cela : ils ont sanctifié son statut de chef du clan des voleurs et dit qu'il procédait de Dieu, et ils l'ont oint d'huile sainte. Et lui, de son côté, a organisé pour eux le congrès des prêtres qu'ils

souhaitaient, et leur ordonna de dire quelle devait être la relation de chaque homme à Dieu, et ordonna à chacun de répéter ce qu'ils disaient.

Et ils ont tous commencé à répéter cela, et ils étaient contents, et maintenant cette même religion a existé depuis quinze cents ans et d'autres chefs voleurs l'ont adopté, et ils ont tous été lubrifiés avec de l'huile sainte, et tous, ils ont été sacrés par Dieu. Si quelque voyou vole chacun et égorge plusieurs personnes, ils vont l'huiler, et il sera alors de Dieu. En Russie, Catherine II, la femme adultère qui a tué son mari, était de Dieu ; il en fut ainsi en France avec Napoléon.

Pour balancer les affaires, les prêtres ne sont pas seulement de Dieu, mais presque des dieux, puisque l'Esprit saint repose en eux de même que dans le pape, et dans notre synode, avec ses officiers commandants.

Et aussitôt qu'un des chefs voleurs oints souhaite que son peuple et un autre commence à s'entre-égorger, les prêtres préparent immédiatement de l'eau bénite, aspergent une croix (que le Christ porta et sur laquelle il mourut parce qu'il désavoua de tels voleurs), prennent la croix et bénissent le chef voleur dans son travail de massacre, de pendaison et de destruction. *[En Angleterre, l'eau bénite n'est pas utilisée mais un archevêque récite une sorte de prière pour le succès des armées de la reine, et un aumônier est assigné à chaque régiment pour enseigner aux hommes le christianisme —TR]*

Et cela aurait pu être bien si seulement ils avaient été capable de s'entendre là-dessus, et si les oints n'avaient pas commencé à s'appeler les uns les autres voleurs, ce qu'ils sont en fait, et les gens n'avaient pas commencer à les écouter et à cesser de croire aux personnes ointes ou aux dépositaires de l'Esprit Saint, et n'avaient pas appris d'eux à les appeler comme ils s'appellent entre eux, par leur propre nom, i.e. voleurs et trompeurs.

Mais, incidemment, nous avons seulement parlé de voleurs parce que c'était eux qui ont induit les trompeurs en erreur. Ce sont les trompeurs, les pseudos chrétiens que nous devons considérer. Ils sont devenus tels à cause de leur alliance avec les voleurs. Il ne pouvait pas en être autrement. Ils se sont détournés de la route quand ils ont consacré le premier dirigeant en l'assurant que lui, par sa puissance, pourrait aider la religion. – la religion de l'humilité, du sacrifice de soi, et l'endurance au mal. Toute l'histoire, non pas de l'Église imaginaire, mais de la réelle, c'est-à-dire des prêtres sous la coupe des rois est une série d'efforts vains de ces prêtres infortunés pour préserver la vérité de l'enseignement, alors qu'ils la prêchent par le mensonge et l'abandonnent en pratique.

L'importance de la prêtrise dépend entièrement de l'enseignement qu'ils souhaitent répandre ; cet enseignement parle d'humilité, de sacrifice de soi, d'amour et de pauvreté ; mais il est prêché par la violence et les mauvaises actions.

Afin que le sacerdoce ait quelque chose à enseigner et qu'ils aient des disciples, ils ne peuvent pas se passer de l'enseignement. Mais afin de blanchir et de justifier leur alliance immorale, ils ont, avec les plus astucieux procédés, à cacher l'essence de l'enseignement, et dans ce but, ils ont à déplacer le centre de gravité de ce qui est essentiel dans l'enseignement à ce qui est externe. ***Et c'est-ce qui est fait par la prêtrise, la source de la fausse religion enseignée par l'Église. La source de l'alliance des prêtres (qui se nomment eux-mêmes l'Église) avec les autorités constituées, c'est-à-dire avec la violence.*** La source de leur désir d'enseigner une religion aux autres tient au fait que la vraie religion les expose, et ils veulent remplacer la vraie religion par une religion fictive arrangée pour justifier leurs actes.

La vraie religion peut exister n'importe où, sauf où elle est évidemment fausse, c'est-à-dire violente ; ça ne peut pas être une religion d'État.

La vraie religion peut exister dans toutes les soit disant sectes et les hérésies, seulement elle ne peut pas certainement pas exister où elle est jointe à un État utilisant la violence. Assez curieusement les noms de religions « grecque orthodoxe », catholique » ou « protestante », comme ces mots sont couramment utilisés, ne signifient que « religion alliée au pouvoir », — Religion d'État et donc fausse religion.

L'idée d'une religion comme union de plusieurs –de la majorité— en une croyance et dans la proximité de la source de l'enseignement n'était, dans les deux premiers siècles du Christianisme qu'un faible argument externe en faveur de l'exactitude de certaines vues. Paul a dit : « Je connais de Christ lui-même ». Un autre a dit : « Je sais de Luc ». Et tous ont dit : « Nous pensons droitement, et la preuve que nous avons raison est que nous sommes une grosse assemblée, ekklesia, l'Église ». ***Mais c'est seulement au moment du concile de Nicée, organisé par un empereur, que l'Église est devenue une fraude nette et tangible pratiquée par certaines personnes qui professent cette religion-là.***

Ils ont commencé à dire : « Il a plu à nous et au Saint-Esprit ». L'« Église » ne signifia plus simplement une partie d'un faible argument, mais « puissance dans les mains de certaines gens ». Elle s'est alliée avec les dirigeants, et a commencé à agir comme les dirigeants. ***Et tout ce qui***

s'unit au pouvoir et se soumet au pouvoir, cesse d'être une religion et devient une fraude.

Qu'est-ce que le christianisme enseigne, si on le comprend comme l'enseignement de n'importe laquelle de toutes les églises ?

Examinez-le comme vous le voulez, composez-le ou divisez-le, l'enseignement chrétien tombe toujours en deux parties nettement séparées. Il y a l'enseignement des dogmes : du Fils divin, du Saint-Esprit, et de la relation de ces personnes, — à l'eucharistie avec ou sans vin, et avec pain avec ou sans levain ; et il y a l'enseignement moral : d'humilité, liberté sans avidité, pureté de corps et d'esprit, clémence, liberté de l'esclavage et paix. Autant que les docteurs de l'Église ont travaillé pour mélanger ces deux côtés des enseignements, ils ne se sont jamais mélangés, mais comme l'eau et l'huile sont toujours restés séparés dans les plus grands et plus petits milieux.

La différence des deux côtés de l'enseignement est clair à chacun, et tous peuvent voir les fruits de l'un et de l'autre dans la vie des hommes, et par ces fruits peuvent conclure quel côté est le plus important, et (si on peut utiliser une forme comparative) plus vrai. Quelqu'un qui regarde l'histoire de la chrétienté de ce point de vue est saisi d'horreur. Sans exception, du début à la fin, regardez ce que vous voulez, examinez le dogme que vous voulez — du dogme de la divinité du Christ, à la manière de faire le signe de la croix [Un des points majeurs de divergence entre les « vieux croyants » et l'Église russe « orthodoxe » était à savoir si, en faisant le signe de la croix, deux doigts ou trois devaient être tendus.], et à la question de servir la communion avec ou sans vin, — le fruit des labeurs mentaux pour expliquer les dogmes a toujours été l'envie, la haine, les exécutions, les bannissements, le meurtre des femmes et des enfants, les bûcher et les tortures. Regardez de l'autre côté, l'enseignement moral, du fait d'aller dans la nature pour communier avec Dieu, à la pratique de fournir de la nourriture à ceux qui sont en prison : ces fruits là sont tous dans nos conceptions de la bonté, et tout ce qui est joyeux, réconfortant, et qui nous sert de balise dans notre histoire...

Les gens d'autrefois qui n'avaient pas encore pu être témoins des fruits de l'un et de l'autre côté du christianisme pouvaient être trompés. Et les gens pouvaient être égarés qui étaient entraînés dans des disputes à propos des dogmes, ne remarquant pas que de telles disputes servaient non pas Dieu mais le diable, ne remarquant pas que **le Christ a dit nettement qu'Il venait pour détruire tous les dogmes** ; pouvaient aussi être trompés ceux qui avaient hérité d'une croyance traditionnelle en l'importance de ces dogmes, et qui avaient reçu une formation mentale

si perverse qu'ils ne pouvaient pas voir leur erreur ; d'autre part, ces gens ignorants pouvaient être égarés pour qui ces dogmes ne semblaient rien que des mots ou des notions fantastiques. Mais nous à qui le simple sens des Évangiles – répudiant tous les dogmes— est évident, nous devant les yeux de qui sont les fruits de ces dogmes dans l'histoire, ne pouvons pas être trompés. L'histoire est pour nous un moyen –même un moyen mécanique— de vérifier l'enseignement.

Est-ce que le dogme de l'Immaculée conception est nécessaire ou non ? Qu'est-ce qui en est sorti ? La haine, les abus, l'ironie. Et est-ce que cela a apporté quelque bénéfice que ce soit ? Pas du tout.

Est-ce que l'enseignement que l'adultère ne devrait pas être condamné était nécessaire ou non ? Qu'est-ce qui en est sorti ? Des milliers et des milliers de fois les gens ont été ramollis par ce souvenir.

Encore, est-ce que tout le monde s'entend à propos de n'importe lequel des dogmes ? Non. Est-ce que tout le monde est d'accord que cela est bon de donner à celui qui a besoin ? Oui, tous sont d'accord.

Mais d'un côté, les dogmes — à propos desquels tous sont en désaccord, et que personne ne requiert — est ce que le sacerdoce a distribué et distribue encore sous le nom de religion ; alors que de l'autre côté, ce à propos de quoi tous peuvent s'entendre, et qui est nécessaire à tous, et qui sauve les gens, est le côté que le sacerdoce, même s'ils n'ont pas osé le rejeter, n'ont pas osé non plus avancer comme un enseignement, parce que cet enseignement les répudie.

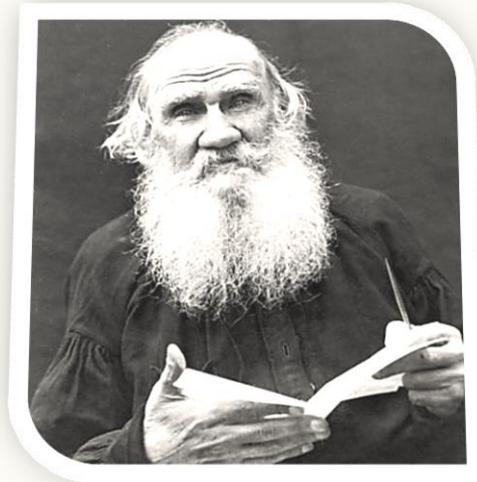
La religion est la signification que nous donnons à nos vies, c'est cela qui donne de la force et la direction à notre vie. Chacun qui vit trouve un tel sens, et vit sur la base de ce sens. Si l'homme ne trouve aucun sens dans la vie, il meurt. Dans cette recherche, l'homme utilise tout ce que les efforts précédents de l'humanité ont fourni. Et ce que l'humanité a atteint, on l'appelle révélation. La révélation est ce qui aide les hommes à comprendre le sens de la vie.

Telle est la relation dans laquelle l'homme se tient envers la religion... »

L'esclavage de notre temps

Léon Tolstoï

1900



L'indifférence de la société alors que les hommes périssent

(...) Il y a des statistiques qui montrent que la longévité parmi les gens des classes supérieures est de cinquante-cinq ans, et que la durée de vie moyenne parmi les gens travaillant dans des occupations malsaines est de vingt-neuf ans. Connaissant cela (et nous ne pouvons pas ne pas le savoir), nous qui prenons avantage du travail qui coûte des vies humaines ne devrions pas, pensons-nous (à moins qu'on ne soit des bêtes), être capables de jouir d'un moment de paix. Mais le fait est que nous, libéraux et humanitaires, très sensibles aux souffrances non seulement des gens, mais des animaux, utilisons sans cesse ce travail, et essayons de devenir de plus en plus riches – c'est-à-dire, prendre de plus en plus avantage d'un tel travail. Et nous restons tranquilles. (...)

Nous haussons les épaules et disons que nous sommes très désolés que les choses soient comme cela, mais que nous ne pouvons rien faire pour les changer, et nous continuons avec les consciences tranquilles d'acheter des produits de soie, à porter des chemises empesées et à lire le journal du matin. Nous sommes bien préoccupés des heures de l'assistant de boutique, et encore plus à propos des longues heures de nos propres enfants à l'école (...) et nous organisons même le sacrifice du bétail dans des boucheries pour que les animaux le sentent le moins possible. Mais [de façon tout à fait surréaliste] nous devenons merveilleusement aveugles dès que la question concerne ces millions de travailleurs qui meurent lentement, et souvent douloureusement, tout autour, à des labeurs que nous utilisons selon notre convenance et notre bon plaisir !

Justification de l'ordre existant par la science

Cet aveuglement étonnant dont sont victimes les gens de notre cercle ne s'explique que par le fait que quand les gens agissent mal, ils inventent toujours une philosophie de la vie qui représente leurs mauvaises actions non comme des mauvaises actions, mais comme le résultat de lois inaltérables au-delà de leur contrôle. Il y avait jadis une conception du monde, la théorie qu'une volonté de Dieu inaltérable et impénétrable prédestinait certaines personnes à une humble position et au dur labeur, et d'autres à une position exaltée et aux bonnes choses de la vie.

Sur ce thème, une quantité énorme de livres fut écrit et de sermons prêchés. Le thème fut élaboré de tous les côtés possibles. Il fut démontré que Dieu créa différentes sortes de gens – les esclaves et les maîtres; et que les deux devaient être satisfaits de leur position. Il fut aussi démontré que ce serait mieux pour les esclaves dans l'autre monde; et par la suite il fut démontré que quoique les esclaves étaient des esclaves et devaient demeurer tels, que leur position ne serait pas si mauvaise si au moins les maîtres étaient gentils avec eux. Puis, la toute dernière explication, après l'émancipation des esclaves. *[Les serfs de Russie et les esclaves d'Amérique furent émancipés en même temps, 1861-1864]*, fut que la richesse est confiée à certaines personnes afin qu'ils puissent en utiliser une partie dans les bonnes œuvres, et donc qu'il n'y a aucun mal à ce que certaines personnes soient riches et d'autres pauvres.

Ces explications ont satisfait les riches et les pauvres (particulièrement les riches) pendant longtemps. Mais le jour vint où ces explications devinrent insatisfaisantes, spécialement pour les pauvres, qui commençaient à comprendre leur position. Alors, il fallut des explications fraîches. Et juste au temps opportun elles furent produites. Ces nouvelles explications vinrent sous la forme de Science – d'Économie politique qui déclare qu'elle avait découvert les lois qui régulaient la division du travail et la répartition des produits parmi les hommes. Ces lois, selon cette science, sont que la division du travail, et la jouissance de ses produits dépendent de l'offre et la demande, du capital, des rentes, salaires de travail, valeurs, profits, etc.; en général, sur des lois inaltérables gouvernant les activités économiques de l'homme. (...)

Une seule position fondamentale de cette science est reconnue par tous – à savoir que les relations entre les hommes sont conditionnées, non pas par ce que les gens considèrent bien ou mal, mais par ce qui est avantageux pour ceux qui occupent une position avantageuse.

Il est admis comme une vérité certaine que si dans la société, plusieurs voleurs et cambrioleurs sont apparus qui prennent aux travailleurs le

fruit de leur travail, cela arrive non pas parce que les voleurs et les cambrioleurs ont mal agis, mais parce que ce sont là les lois économiques inaltérables, qui ne peuvent être lentement changées que par un processus évolutif indiqué par la science; et par conséquent, selon la direction de la science, les gens appartenant à la classe des voleurs, cambrioleurs ou receveurs de biens volés peuvent tranquillement continuer à utiliser les choses obtenues par les voleurs et les cambrioleurs.

Même si la majorité des gens de notre monde ne connaissent pas les détails de ces explications scientifiques tranquillisantes plus qu'ils ne connaissaient jadis les détails des explications théologiques qui justifiaient leur position; reste qu'ils savent qu'une explication scientifique existe; que les hommes de science, hommes sages, ont prouvé de façon convaincante, et continuent de prouver, que l'ordre existant des choses est ce qui doit être, et que, par conséquent, nous pouvons vivre tranquillement dans cet ordre des choses sans essayer de le changer.

C'est seulement de cette façon-là que je peux expliquer l'étonnant aveuglement des bonnes gens dans notre société, alors qu'ils désirent sincèrement le bien-être des animaux, mais qu'ils ont la conscience tranquille, et dévorent néanmoins la vie de leur frères humains.

Pourquoi les économistes instruits affirment ce qui est faux

Aussi clairement injuste que soit l'affirmation des hommes de science selon laquelle le bien-être de l'humanité doit consister en ce qui est précisément répulsif aux sentiments humains – le travail monotone et forcé en usine – les hommes de science ont inévitablement été amené à la nécessité de faire cette affirmation clairement injuste, exactement comme les théologiens de jadis ont été amené à faire l'affirmation aussi évidemment injuste que les esclaves et leurs maîtres étaient des créatures de différentes sortes, et que l'inégalité de leur position dans le monde serait compensée dans le prochain.

La cause de cette affirmation évidemment injuste est que ceux qui ont formulée, et qui formulent, les lois de la science appartiennent aux classes fortunées, et sont si habitués à leurs conditions, avantageuse pour eux-mêmes, dans lesquelles ils vivent, qu'ils n'admettent pas la pensée que la société puisse exister dans d'autres conditions.

La condition de vie à laquelle les gens des classes aisées sont habituée est celle d'une abondante production de produits variés nécessaires à leur confort et à leur plaisir, et ces choses ne sont

obtenues que par l'existence des usines et de l'organisation actuelle du travail. Par conséquent, en discutant l'amélioration de la position des travailleurs, les hommes de science appartenant aux gens des classes aisées n'ont toujours en vue que des améliorations telles qu'elles ne remplaceront pas la production d'usine et les commodités dont ils profitent.

Même les économistes les plus avancés -les socialistes, qui demandent le contrôle complet des moyens de production par les travailleurs- s'attendent à la production des mêmes, ou presque des mêmes articles que ceux qui sont produits maintenant pour continuer dans les usines actuelles ou d'autres semblables avec la division actuelle du travail. (...)

Le dilemme est devant eux : soit qu'ils voient que ce tout ce qu'ils utilisent dans leurs vies, du chemin de fer (...) aux cigarettes, représente du travail qui coûte la vie à leurs frères humains, et qu'eux en ne prenant pas part à ce labeur et en l'utilisant sont des gens très déshonorables; ou ils doivent croire que tout ce qui arrive, arrive pour l'avantage général en accord avec les lois inaltérables de la science économique. En cela se trouve la cause psychologique intérieure, poussant les hommes de science, des hommes prudents et instruits, mais non éclairés, à affirmer positivement et de façon tenace une fausseté si évidente que les travailleurs, pour leur propre bien, devraient laisser leur vie heureuse et saine en contact avec la nature, et aller ruiner leurs corps et leurs âmes dans des usines et des ateliers.

La faillite de l'idéal socialiste

« ...Tout le monde souhaitera avoir tout ce que les riches possèdent maintenant, et donc, il est tout à fait impossible de définir la quantité de travail qu'une telle société requerra. Par ailleurs, comment les gens seront amenés à travailler à des articles que certains considèrent nécessaires et d'autres inutiles ou même dangereux ? S'il est trouvé nécessaire pour tout le monde de travailler, disons six heures par jour, afin de satisfaire les besoins de la société, qui dans une société libre peut forcer un homme à travailler ces six heures, s'il sait qu'une partie de ce temps se passe en produisant des choses qu'il considère inutiles ou mêmes dangereuses ? ... canons... soie... parfums... poudre pour le teint... whisky... (...) qui dans une société libre, sans production capitaliste, compétition et sa loi de l'offre et la demande décidera quels articles doivent avoir la préférence ? Lesquels doivent être fabriqués en premier et lesquels après ? (...) La solution ne peut être que théorique : il peut être dit qu'il y aura des gens à qui le pouvoir sera donné pour réguler toutes ces questions. Quelques personnes décideront ces questions et les autres leur obéiront. (...)

Il y aura une autre question, très importante, à propos du degré de division du travail qui peut être établi dans une société organisée de façon socialiste. (...) La division du travail est certainement très profitable et naturelle pour les gens : mais si les gens sont libres, la division du travail n'est possible que jusqu'à un degré très limité, qui a de loin été dépassé dans notre société. Si un paysan s'occupe principalement de faire des bottes, et sa femme tisse, et un autre paysan laboure, et un troisième est forgeron, et tous, ayant acquis une dextérité spéciale dans leur propre travail, échangent par la suite ce qu'ils ont produit, une telle division est avantageuse pour tous, et les gens libres diviseront naturellement leur travail de cette façon. Mais une division du travail dans laquelle un homme fait un centième d'un article, ou un chauffeur travaille à 150 degrés de température, ou est étouffé par des gaz dangereux, une telle division du travail est désavantageuse, parce que même si elle avance la production d'articles insignifiants, elle détruit ce qui est le plus précieux – la vie de l'homme. (...) **Rodbertus [un leader du socialisme ... allemand (1805-1875)] dit que la division communautaire du travail unit l'humanité. C'est vrai, mais c'est seulement la division libre du travail, celle que les gens adoptent volontairement qui unit.**

Et donc, avec la mise en œuvre communautaire de la production, si les gens sont libres, ils adopteront seulement une division du travail en autant que le bien qui en résulte surpasse les maux qu'elle occasionne aux travailleurs. **Et comme chaque homme voit naturellement du bien à étendre et à diversifier ses activités, une division du travail telle qu'il en existe une aujourd'hui sera évidemment impossible avec des hommes libres.**

Supposer qu'en rendant communal les moyens de production il y aura une telle abondance de choses telles qu'elles sont produites aujourd'hui par la division obligatoire du travail c'est comme supposer qu'après l'émancipation des serfs les orchestres domestiques et théâtres... les dentelles et les jardins élaborés qui dépendent du travail des serfs continueraient d'exister comme avant. Aussi, la supposition que quand l'idéal socialiste sera réalisé chacun sera libre, et aura en même temps tout ou à peu près tout à sa disposition ce qui est actuellement utilisé par les riches, implique une contradiction évidente.»

Culture ou liberté

Ce qui est arrivé quand le servage existait se répète encore aujourd'hui. La majorité des propriétaires de serfs et des gens des classes fortunés d'alors, s'ils reconnaissaient que la position des serfs n'était pas tout à fait satisfaisante, ne recommandaient néanmoins que des changements tels que les propriétaires ne seraient pas privés de ce qui était essentiel à

leur profit; aujourd'hui, les gens de la classe aisée qui reconnaissent que la position des travailleurs n'est pas tout à fait satisfaisante ne proposent pour l'amender que des mesures qui ne priveraient pas les classes fortunées de leurs avantages. Les propriétaires bien disposés parlaient jadis d'"autorité paternelle," et, comme Gogol, recommandaient aux propriétaires d'être gentils pour leurs serfs et de prendre soin d'eux, mais ils ne toléraient pas l'idée de leur émancipation, la considérant nuisible et dangereuse, exactement comme la majorité des gens aisés d'aujourd'hui qui recommandent aux employeurs de considérer le bien-être de leurs travailleurs mais n'admettent pas la pensée d'un changement de structure économique qui rendraient les travailleurs tout à fait libres.

De même que les libéraux progressifs de jadis, considérant que le servage était un arrangement immuable, sympathisaient avec l'agitation des serfs et demandaient que le gouvernement limite le pouvoir des propriétaires, les libéraux d'aujourd'hui, considérant que l'ordre existant est immuable, demandent que le gouvernement limite le pouvoir des capitalistes et des fabricants et sympathisent avec les syndicats, les grèves et, en général, avec l'agitation des travailleurs. Et de même que les hommes les plus avancés demandaient l'émancipation des serfs mais dressaient un projet qui laisserait les serfs dépendants des propriétaires terriens, ou les enchaîneraient de tributs et de taxes foncières, les gens les plus avancés d'aujourd'hui demandent l'émancipation des travailleurs du pouvoir des capitalistes, la communauté des moyens de production, mais laisseraient les travailleurs dépendants de l'aménagement et de la division du travail, qui doivent demeurer, d'après eux, inaltérés.

Les lumières électriques et téléphones et expositions sont excellents, de même que tous les jardins de plaisance, avec concerts et performances, et tous les cigares, et les boîtes d'allumettes, et les bracelets, et les automobiles, mais ils peuvent tous aller à la perdition, et non seulement eux, mais les chemins de fer, et toutes les affaires usinées de chintz et les vêtements du monde, si pour les produire il est nécessaire que quatre-vingt-dix-neuf pourcent des gens demeurent en esclavage et périssent dans les usines nécessaires à la production de ces articles. Si, pour que Londres ou Petersburg soient éclairés par l'électricité, ou pour construire des bâtiments d'exposition, ou pour tisser des belles affaires rapidement et abondamment, il soit nécessaire que même quelques vies soient détruites, ou ruinées ou abrégées – et les statistiques nous montrent combien il en est qui sont détruites – que Londres et Pétersbourg soient plutôt éclairés au gaz ou à l'huile; qu'il n'y ait pas d'exposition, de peinture, ou de matériaux plutôt que de l'esclavage, et aucune destruction de vie humaine en résultant. (...)

Si seulement il était compris que nous ne devons pas sacrifier les vies de nos semblables pour notre plaisir, il sera possible d'appliquer les améliorations techniques sans détruire la vie des hommes, et d'aménager la vie de manière à profiter de toutes ces méthodes qui nous donnent un contrôle sur la nature, tel qu'imaginé et pouvant être appliqué, sans garder nos frères humains dans l'esclavage.

L'esclavage existe parmi nous

Imaginez un homme d'un pays tout à fait différent du nôtre, qui n'a aucune idée de notre histoire et de nos lois, et supposez que, après lui avoir montré les divers aspects de notre vie, nous lui demandions quelle est la principale différence qu'il ait remarquée dans les vies des gens de notre monde ? La principale différence qu'un tel homme remarquerait dans la façon que les gens vivent est que certaines personnes - un petit nombre - qui ont des mains blanches, propres, et sont bien nourries et vêtues et logées, font du travail léger et très peu, ou même ne travaillent pas du tout, et ne font que s'amuser, dépensant dans des amusements le résultat de millions de jours d'un dur labeur effectué par d'autres gens ; et ces autres gens, toujours sales, pauvrement vêtus et logés et nourris, avec des mains sales et calleuses, travaillent sans cesse du matin au soir, et parfois toute la nuit, travaillent pour ceux qui ne travaillent pas et qui s'amuse constamment.

S'il est difficile de tracer une ligne de séparation aussi claire entre les esclaves et les propriétaires d'esclaves d'aujourd'hui qu'entre les esclaves et les maîtres d'autrefois, et si parmi les esclaves d'aujourd'hui il en est qui sont seulement temporairement des esclaves et deviennent ensuite propriétaires d'esclaves, ou d'autre qui, en même temps sont esclaves et propriétaires d'esclaves, ce mélange des deux classes à leur point de contact ne change pas le fait que les gens d'aujourd'hui sont divisés en esclaves et en propriétaires d'esclaves aussi clairement que malgré le crépuscule, chaque période de vingt-quatre heures est séparée en jour et en nuit.

Si le propriétaire d'esclave de nos jours n'a pas d'esclave, Jean, qu'il peut envoyer à la fosse d'aisance, a cinq shillings, dont des centaines de Jean comme lui ont tellement besoin que le propriétaire d'esclave puisse choisir n'importe lequel parmi des centaines de Jean et lui être un bienfaiteur en lui donnant la préférence, et lui permettant, plutôt qu'à un autre, de descendre dans la fosse d'aisance.

Les esclaves de nos jours ne sont pas seulement toutes ses mains d'usines et d'ateliers qui doivent se vendre au pouvoir de l'usine et du propriétaire de fonderie pour subsister, mais presque tous les travailleurs

agricoles sont esclaves, travaillant, comme ils le font, sans cesse, pour faire pousser le maïs d'un autre dans le champ d'un autre, et le ramassant dans la grange d'un autre; ou labourant leur propre champs seulement pour payer à des banquiers les intérêts sur des dettes dont ils ne peuvent se débarrasser. Et esclaves aussi sont les innombrables valets, cuisiniers, portiers, servantes, femmes ou hommes de ménage, cochers, hommes de bain, serveurs, etc., qui toute leur vie accomplissent les tâches les plus non naturelles pour un être humain, et qu'ils n'aiment pas eux-mêmes.

L'esclavage existe encore dans toute sa force, mais nous ne le percevons pas, comme en Europe à la fin du dix-huitième siècle l'esclavage des serfs n'étaient pas perçus. Les gens de cette époque-là pensaient que la position des hommes obligés de labourer la terre pour leurs seigneurs, et leur obéir, était une condition économique de la vie naturelle et inévitable, et ils ne l'appelaient pas esclavage. Il en est de même parmi nous; les gens d'aujourd'hui considèrent la position des travailleurs comme étant une condition économique naturelle et inévitable, et ils n'appellent pas ça de l'esclavage.

De même qu'à la fin du dix-huitième siècle, les gens de l'Europe ont commencé petit à petit à comprendre que ce qui semblait jadis une forme de vie économique naturelle et inévitable – soit la position des paysans qui étaient complètement au pouvoir de leurs seigneurs – était injuste, erronée et immorale, et demandait un changement, les gens d'aujourd'hui commencent aussi à comprendre que la position de travailleur engagé, et de la classe laborieuse en général, qui semblait autrefois tout à fait normale et naturelle, n'est pas ce qu'elle devrait être et exige un changement. (...)

L'esclavage des travailleurs à notre époque ne fait que commencer à être reconnue par les gens avancés de notre société; la majorité est encore convaincue que l'esclavage n'existe pas parmi nous.

Qu'est-ce que l'esclavage

En quoi l'esclavage de notre temps consiste-t-il ? Quels sont les forces qui rendent des gens esclaves des autres ? Si nous demandons aux travailleurs en Russie et en Europe et en Amérique dans les usines et diverses situations où ils louent leur travail, dans les villages et villes, qu'est-ce qui les a fait choisir la position dans laquelle ils vivent, ils diront tous qu'ils y sont été amenés soit parce qu'ils n'avaient pas de terre sur laquelle ils pouvaient et auraient aimé vivre et travailler (ce sera là la réplique de la plupart des travailleurs Russe et de beaucoup d'Européens), ou qu'on exigeait d'eux des taxes, directes et indirectes,

qu'ils ne pouvaient payer qu'en vendant leur travail, ou qu'ils demeurent à l'usine pris au piège par les habitudes les plus luxueuses qu'ils ont adoptées, et qu'ils ne peuvent gratifier qu'en vendant leur travail et leur liberté.

Les premières deux conditions, **le manque de terre et les taxes, conduisent les hommes au travail forcé; alors que le troisième, les besoins croissants et non satisfaits, les y attachent et les y maintiennent.**

Nous pouvons imaginer que la terre soit libérée des réclamations de propriétaires privés par le plan d'Henry George, et que, par conséquent, la première cause qui conduit les gens à l'esclavage – le manque de terre – disparaisse. En ce qui concerne les taxes, (outre le plan d'imposition unique), nous pouvons imaginer l'abolition des taxes, ou qu'elles soient transférées des pauvres aux riches, comme il se fait dans certains pays; mais dans l'organisation économique actuelle, on ne peut pas même imaginer un état de choses dans lequel des habitudes de plus en plus luxueuses, et souvent nuisibles, ne passeraient pas, petite à petite, aux classes plus basses, qui sont en contact avec les riches, de même que l'eau passe dans la terre sèche, et que ces habitudes deviennent si nécessaires aux travailleurs que pour les satisfaire ils ne soient prêts à vendre leur liberté.

Ainsi cette troisième condition, quoiqu'elle soit volontaire – c'est-à-dire qu'il semble qu'un homme puisse résister à la tentation – même si la science ne reconnaît pas qu'il s'agisse là d'une cause de la condition misérable des travailleurs, est la cause la plus ferme et la plus inamovible d'esclavage.

Les hommes qui vivent près des gens riches sont toujours infectés avec des nouveaux besoins, et obtiennent les moyens de satisfaire ces exigences seulement dans la mesure où ils vouent leur plus intense travail à cette satisfaction. Ainsi les travailleurs en Angleterre et en Amérique, recevant parfois dix plus qu'il n'est nécessaire pour leur subsistance, continuent d'être des esclaves, comme ils étaient avant.

Trois causes, telles que les travailleurs l'expliquent eux-mêmes, produisent l'esclavage dans lequel ils vivent; et l'histoire de leur asservissement et les faits de leurs positions confirment que cette explication est correcte.

Tous les travailleurs sont amenés à l'état actuel et y sont maintenus par trois causes. Ces causes agissant sur les gens de

différentes manières sont telles que personne ne peut éviter leur asservissement. L'agriculteur qui n'a pas de terre, ou qui n'en a pas assez, devra toujours aller en esclavage perpétuel et temporaire chez le propriétaire terrien afin d'avoir la possibilité de se nourrir lui-même de la terre. S'il obtient assez de terre pour se nourrir lui-même de son propre travail d'une façon ou d'une autre, on lui demande tellement de taxes, directes et indirectes, que pour pouvoir les payer il doit aller en esclavage.

Si pour échapper à l'esclavage sur la terre il cesse de cultiver la terre, et, vivant sur la terre d'un autre, commence à s'occuper d'un art, ou à échanger ses produits pour ce qu'il a besoin, alors, d'un côté les taxes, et de l'autre côté la compétition des capitalistes produisant des articles similaires à ceux qu'il fait, mais avec de meilleurs instruments de production, l'obligent à aller en esclavage temporaire ou perpétuel à un capitaliste. Si travaillant pour un capitaliste il peut établir des relations libres avec lui, et ne pas avoir à vendre sa liberté, encore, les nouveaux besoins qu'il assimile le privent d'une telle possibilité. Ainsi d'une façon ou d'une autre, le travailleur est toujours en esclavage de ceux qui contrôlent les taxes, la terre, et les articles nécessaires à la satisfaction de ses besoins.

Les lois concernant les taxes, la terre et la propriété

(...) Est-il vrai que les gens ne devraient pas avoir l'usage de la terre quand elle est considérée appartenir à d'autres qui ne la cultivent pas ? (...)

Concernant les taxes, il est dit que les gens doivent les payer parce qu'elles sont instituées avec le consentement général, quoique silencieux, de tous, et sont utilisées pour les besoins publics à l'avantage de tous. Est-ce vrai ? (...)

Est-il vrai que les gens ne devraient pas utiliser des articles utiles pour satisfaire leurs besoins si ces articles sont la propriété d'autres gens ? (...)

L'égalité du capitaliste et du travailleur est comme l'égalité de deux lutteurs quand l'un a les mains attachées et l'autre a des armes, mais durant le combat certaines règles s'appliquent aux deux avec une stricte impartialité. ***Ainsi toutes les explications de la justice et de la nécessité de ces trois ensembles de lois qui produisent l'esclavage sont aussi fausses que les explications données jadis sur la justice et la nécessité du servage. Ces trois ensembles de lois ne sont rien que l'établissement de cette nouvelle forme d'esclavage qui a remplacé la vieille forme.*** De même que jadis les gens établissaient des lois pour permettre à quelques personnes d'acheter et de vendre d'autres gens, de les posséder et les faire travailler, et que l'esclavage existait,

aujourd'hui les gens ont établi des lois pour que les hommes ne puissent pas utiliser la terre qui est considérée appartenir à quelqu'un d'autre, doivent payer les taxes qui leurs sont demandées, et ne doivent pas utiliser les articles considérés être la propriété des autres – et nous avons l'esclavage de notre temps.

Ce que tout homme devrait faire

(...) "Dites-nous quoi faire, et comment organiser la société, voilà ce que les gens des classes aisées disent habituellement."

Les gens des classes aisées sont si habitués à leur rôle de propriétaire d'esclaves que quand il y a des discussions sur l'amélioration des conditions des travailleurs, ils commencent tout de suite, comme nos propres propriétaires de serfs avant l'émancipation, à élaborer toutes sortes de plans pour leurs esclaves; mais ils ne leur vient jamais à l'esprit qu'ils n'ont aucun droit de disposer des autres, et que s'ils souhaitent vraiment faire du bien aux autres, la seule chose qu'ils peuvent et doivent faire c'est d'arrêter de faire le mal qu'ils font maintenant. Et le mal qu'ils font est très bien défini et très clair. Ce n'est pas seulement qu'ils utilisent le travail d'esclave obligé, et ne souhaitent pas cesser de l'employer, mais qu'ils prennent aussi part à l'établissement et au maintien de cette contrainte de travail.

Les travailleurs sont également tellement pervertis par leur esclavage forcé qu'il leur semble pour la plupart que si leur position en est une mauvaise, c'est la faute des maîtres, qui les paient trop peu et détiennent les moyens de production. Il ne leur vient pas en tête que leur mauvaise position dépend entièrement d'eux-mêmes, et que s'ils souhaitent améliorer leur condition et celle de leurs frères, et non seulement que chacun fasse le mieux qu'il peut pour lui-même, la grande chose qu'ils doivent faire est qu'eux-mêmes cessent de faire du mal. Et le mal qu'ils font est que désirant améliorer leur situation matériel par les mêmes moyens qui les ont amenés à être asservis (dans le but de satisfaire les habitudes qu'ils ont contractées), sacrifiant leur dignité et leur liberté humaine, ils acceptent des emplois humiliant et immoraux ou produisent des articles inutiles et nuisibles, et surtout, ils maintiennent les gouvernements, y prennent part en payant des taxes et par service direct, et se rendent ainsi eux-mêmes esclaves.

Pour que l'état des choses puisse être amélioré, et les classes aisés et les travailleurs doivent comprendre que l'amélioration ne peut pas être effectuée en sauvegardant ses propres intérêts. Le service implique sacrifice, et, par conséquent, **si les gens souhaitent réellement améliorer la position de leur frères humains, et pas seulement la**

leur, ils doivent être prêts non seulement à changer le mode de vie auquel ils sont habitués, et perdre ces avantages qu'ils ont eus, mais ils doivent aussi être prêts à une lutte intense, pas contre les gouvernements, mais contre eux-mêmes et leurs familles, et être prêts à souffrir la persécution pour la non-exécution des demandes du gouvernement.

Par conséquent, **répondre à la question, Que devons-nous faire ?** est très simple, et pas seulement défini, mais toujours au plus haut degré applicable et praticable par chaque homme, même si ce n'est pas ce qui est attendu par ceux qui, comme les gens de la classe aisée, sont fermement convaincus qu'ils sont attirés, pas pour se corriger eux-mêmes, (ils sont déjà bons), mais pour enseigner et corriger les autres; et par ceux qui, comme les travailleurs, sont certains qu'ils ne sont pas responsables (mais seulement les capitalistes) pour leur mauvaise position présente, et pensent que les choses peuvent être remplacées seulement en prenant des capitalistes les choses qu'ils utilisent, et s'arranger pour que tous puissent utiliser ces commodités de la vie qui ne sont utilisées maintenant que par les riches.

La réponse est très définie, applicable et praticable, car elle demande l'activité de cette personne même sur laquelle chacun de nous a un pouvoir réel, légitime et incontestable – soi-même – et il consiste en cela, que si un homme, qu'il soit esclave ou propriétaire d'esclaves, souhaite vraiment améliorer non seulement sa propre position, mais la situation des gens en général, il ne doit pas faire ces choses qui l'asservissent ainsi que ses frères.

Postface

En lisant ce que j'ai écrit plusieurs diront que c'est encore le même vieux sermon ; d'une part recommander la destruction de l'ordre actuel de choses sans mettre quoi que ce soit à sa place; d'autre part exhorter à la non-action. "L'action gouvernementale est mauvaise, et l'action du propriétaire terrien et de l'homme d'affaire également; l'action des socialistes et des anarchistes révolutionnaires est également mauvaise – c'est-à-dire que toutes les activités pratiques réelles sont mauvaises, et seule une sorte d'activité morale spirituelle indéfinie qui ramène tout au chaos complet et à l'inaction est bonne." Je sais que plusieurs personnes sérieuses et sincères penseront et parleront de cette façon !

Ce qui semble le plus dérangent pour le monde dans l'idée de non-violence ["no violence"] est que la propriété ne sera pas protégée et, par conséquent, que tout homme sera capable de prendre d'un autre ce dont il a besoin ou qu'il aime simplement, et de rester impuni. Pour les gens

habitué à la défense de la propriété et de la personne par la violence, il semble que sans une telle défense il y aura un désordre perpétuel, une lutte constante de chacun contre tous les autres.

Je ne répéterai pas ce que j'ai dit ailleurs pour montrer que la défense de la propriété par la violence ne diminue pas mais augmente ce désordre. Mais opinant qu'en l'absence de défense le désordre puisse se produire, que devraient faire les gens qui ont compris la cause des calamités desquelles ils souffrent ?

Si nous avons compris que nous sommes malades d'ivrognerie devons-nous continuer à boire, en espérant de corriger le problème en buvant modérément, ou en prenant les médicaments que nous donnent des médecins imprévoyants.

C'est la même chose avec notre maladie sociale. Si nous avons compris que nous sommes malades parce que certaines personnes utilisent la violence envers les autres, il est impossible d'améliorer la situation de la société en continuant à soutenir la violence gouvernementale qui existe, ou en introduisant une nouvelle sorte de violence révolutionnaire ou socialiste. Cela a pu se faire tant que la cause fondamentale de la misère des gens n'était pas clairement comprise. Mais dès qu'il est devenu indubitablement clair que les gens souffrent de la violence faites par certaines personnes envers d'autres, il est déjà impossible d'améliorer la situation en introduisant une nouvelle sorte de violence ou en perpétuant la vieille. L'homme malade qui souffre d'alcoolisme n'a qu'une façon d'être guéri : en s'abstenant des agents qui produisent l'intoxication, qui sont la cause de sa maladie; il n'y a aussi qu'une seule manière de libérer l'homme de l'aménagement mauvaise de la société, à savoir de s'abstenir de la violence – la cause de la souffrance – de la violence personnelle, de prêcher la violence, et de n'importe quelle façon de justifier la violence.

Et non seulement c'est le seul moyen de délivrer les gens de leurs maux, mais nous devons aussi l'adopter parce qu'il coïncide avec la conscience morale de chaque individu d'aujourd'hui. Si à notre époque un homme a une fois compris que toute défense de propriété ou de personne par la violence n'est obtenue qu'en menaçant de tuer ou en tuant, il ne peut plus, avec une conscience tranquille, faire usage de ce qui est obtenu par le meurtre ou les menaces de meurtre, et encore moins peut-il participer aux meurtres et menace de meurtre. De sorte que ce qui est recherché pour libérer les gens de la misère est aussi exigé pour la satisfaction de la conscience morale de tout individu. Et pour chaque individu, il ne peut donc y avoir aucun doute que pour le bien général et pour accomplir la

loi de sa vie, il ne doit pas participer à la violence, ni la justifier, ni en faire usage.



L'ACTION RÉVOLUTIONNAIRE

Léon Tolstoï

1901



À J.-M. Trégoubov[1].

J'ai lu les *Feuilles*. Celle où est publié l'article : « **Comment les prêtres ont asservi le peuple à l'aide de la doctrine du Christ** » est excellente, et j'y souscris des deux mains. Bonne aussi la *Feuille* où l'on traite des *Stundistes*[2].

Le numéro où est publié l'article sur « Les émeutes des rues » est bien piteux. Outre qu'il est immoral, il ne peut avoir aucune portée pratique, et il est simplement stupide. À la place du gouvernement, je publierais de pareilles *Feuilles* aux frais du Trésor, et je les tirerais à des millions d'exemplaires. Car rien ne pourrait aussi complètement ruiner la confiance du peuple envers des hommes qui partagent les vues de ces journaux.

Ce que propose la *Feuille* est immoral d'abord. En effet, si le soldat est amené, par toute une suite de suggestions, à la nécessité ou de tuer ou de souffrir lui-même, et est abruti au point de ne pas s'apercevoir que le meurtre est un péché, d'autre part, l'homme qui suivrait les conseils de l'auteur de l'article se préparerait à l'assassinat et l'accomplirait, grâce à la simple affirmation de l'auteur que cet assassinat améliorerait son sort et celui de ses frères.

La proposition de la *Feuille* est impraticable, parce qu'il est impossible que des hommes sans armes ni organisation puissent enlever les engins de destruction à des soldats armés et disciplinés. Mais au cas même où, par une chance sur mille, cet événement se produirait quelque part, ceux

qui auraient réussi à s'emparer des armes seraient immédiatement écrasés par des troupes venant d'autres points.

L'article est stupide, parce qu'organiser l'assassinat par ceux qui veulent s'affranchir des menaces de meurtres, c'est donner aux ennemis le seul prétexte légal d'employer contre les insurgés toutes sortes de violences, et de justifier toutes celles commises antérieurement.

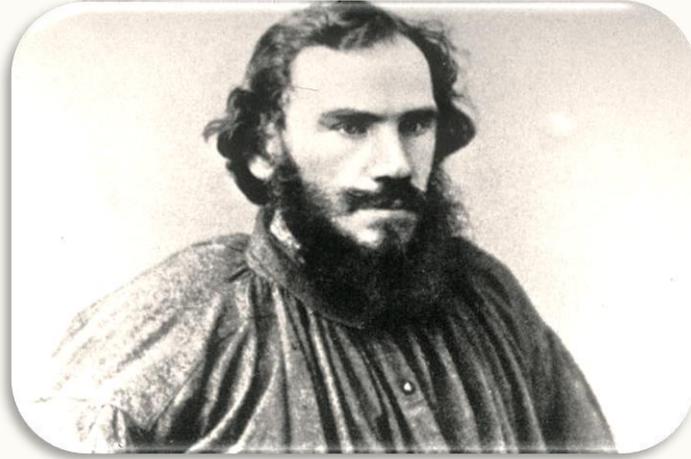
Déclarer que je ne suis point solidaire avec des gens qui professent les opinions de la *Feuille* sur « Les émeutes des rues », me paraît inutile. Voici bientôt trente ans que je répète sans cesse : Tout dépend de l'état d'âme des hommes ; toute violence est un péché, et la violence de ceux qui luttent contre la violence est une folie.

C'est pourquoi aucun homme de bonne foi ne me confondra avec les révolutionnaires qui ont recours à la violence. Quant au fait qu'un homme de mauvaise foi puisse calomnier quelqu'un dans un but intéressé, il est difficile de l'empêcher ; d'ailleurs ce n'est pas bien nécessaire.

15 décembre 1901.

L'ACTIVITÉ QUI AIDERA LE PLUS À LA FUTURE RÉVOLUTION

Léon Tolstoï
1906



La transformation sociale qui s'opère maintenant consiste en la délivrance de la tromperie de l'obéissance à tout pouvoir humain. L'objet de cette transformation étant tout autre que celui des révolutions qui eurent lieu dans le monde chrétien, l'activité des hommes qui y participent doit être aussi toute différente.

Le but des auteurs des révolutions anciennes était de renverser, par la force, le pouvoir et de s'en emparer. **Le but de ceux qui participent à la révolution actuelle ne peut et ne doit être que d'obtenir la cessation de l'obéissance à n'importe quel pouvoir imposé, — obéissance qui a perdu tout sens — et d'organiser leur vie indépendamment de tout gouvernement.**

Non seulement l'activité des révolutionnaires futurs doit être autre que celle des révolutionnaires d'autrefois, mais les hommes de cette révolution sont autres, le milieu où elle doit se passer est autre, et le nombre des participants n'est pas le même.

Les révolutionnaires de jadis appartenaient surtout aux professions libérales : c'étaient des hommes affranchis du travail physique qui entraînaient les ouvriers et les citadins ; tandis que les militants de la révolution future devront être et seront principalement les paysans.

Les anciennes révolutions commencèrent et se déroulèrent dans les villes, la révolution présente doit être essentiellement rurale.

Les participants des anciennes révolutions formaient 10, 20 % de la population ; le nombre de ceux qui prennent part à la révolution en Russie doit être de 80 à 90 %.

Il en résulte que l'activité des citoyens qui bouleversent maintenant la Russie et qui, à l'instar de l'Europe, se groupent en unions, font des grèves, des démonstrations, des émeutes, inventent de nouvelles formes sociales — sans parler de ces malheureuses brutes qui commettent des meurtres pensant servir ainsi la révolution qui commence — toute cette activité, non seulement ne correspond pas à la révolution en marche, mais mieux que le gouvernement (sans même le savoir, ils en sont les aides les plus fidèles) arrête la révolution, la dirige faussement et lui fait obstacle.

Le danger qui menace maintenant le peuple russe n'a rien à voir avec la chute du gouvernement basé sur la violence et son remplacement par un autre gouvernement, basé également sur la violence — quel qu'il soit, démocratique ou même socialiste. Le seul danger, c'est que le peuple russe, appelé par sa situation particulière à indiquer la voie pacificatrice et sûre de la délivrance, ne soit entraîné, par des hommes qui ne comprennent pas tout le sens de la révolution actuelle, vers l'imitation servile des révolutions passées, et, abandonnant la voie salutaire où il se trouve, ne s'engage dans cette voie fautive où marchent à leur perte sur les autres peuples du monde chrétien.

Pour éviter ce danger, les Russes doivent, avant tout, rester eux-mêmes, ne pas se renseigner ni prendre le mot d'ordre dans les constitutions européennes et américaines ou dans les projets socialistes ; ils n'ont qu'à interroger et écouter leur propre conscience. Que les Russes, pour exécuter la grande œuvre qui est devant eux, ne se soucient pas de la direction politique de la Russie et de la garantie de la liberté des citoyens russes, mais qu'avant tout ils s'affranchissent de la conception même de l'État russe, et, par conséquent, des soucis des droits de citoyen de cet État.

Les Russes, en ce moment, pour atteindre l'affranchissement, doivent, non seulement ne rien entreprendre, mais au contraire s'abstenir de toutes entreprises, aussi bien de celles dans lesquelles l'entraîne le gouvernement que de celles que pourraient tenter les révolutionnaires et les libéraux.

Le peuple russe, — sa majorité de paysans — doit continuer de vivre, comme il a toujours vécu, de la vie agricole, rurale, communale et supporter sans lutte, — c'est-à-dire se soumettre — toute la violence

gouvernementale ou autre. Qu'il refuse d'obéir aux exigences de participation dans n'importe quelle violence gouvernementale, de payer volontairement l'impôt, de servir volontairement — dans la police, dans l'administration, dans la douane, dans l'armée, dans la flotte, dans n'importe quelle institution imposée. De même et encore plus strictement, les paysans doivent s'abstenir des violences auxquelles les poussent les révolutionnaires. Toute violence des paysans sur les propriétaires fonciers provoquera des représailles, et, en tout cas, se terminera par l'institution d'un gouvernement quelconque, mais toujours basé sur la force. Et avec un gouvernement de ce genre, comme il arrive dans les pays les plus libres d'Europe et d'Amérique, éclatent des guerres insensées et cruelles, et la terre reste la propriété des riches.

Seule la non-participation du peuple dans n'importe quelle violence peut anéantir tous les maux dont il souffre, faire cesser les armements sans fin et les guerres, et détruire la propriété foncière. C'est ainsi qu'il faut qu'agissent les paysans agriculteurs pour que la révolution actuelle ait de bons résultats.

Quant aux hommes des classes citadines : gentilshommes, marchands, médecins, savants, ingénieurs, littérateurs, etc., qui sont maintenant occupés à faire la révolution, ils doivent avant tout comprendre leur insignifiance — au moins numérique : 1 % du peuple agricole. Qu'ils se persuadent bien que le but de la révolution actuelle ne peut et ne doit consister en l'institution d'un nouvel ordre politique, — basé sur la violence, — avec n'importe quel suffrage universel, ou quelle organisation socialiste perfectionnée, mais qu'il se trouve dans l'affranchissement de cent millions de paysans de la violence sous quelque forme qu'elle se présente : militarisme, exactions fiscales, propriété individuelle. Pour atteindre ce but, point n'est besoin de cette activité remuante, déraisonnable et mauvaise, qui est maintenant celle des libéraux et des révolutionnaires russes.

La révolution ne se fait pas sur commande : « Allons-y, faisons la révolution ! » On ne peut la faire selon un modèle tout prêt, en pastichant ce qui se faisait il y a cent ans, dans des conditions tout autres. ***La révolution, en effet, n'améliore le sort des hommes que si ces hommes, reconnaissant la faiblesse et le danger des anciennes bases de la vie, aspirent à la rétablir sur de nouvelles institutions pouvant leur donner le vrai bien, que s'ils ont un idéal de vie nouvelle, meilleure.***

Or, les hommes qui désirent, maintenant, faire en Russie une révolution politique sur le modèle des révolutions européennes, n'ont ni nouvelles bases, ni nouvel idéal. Ils n'aspirent qu'à remplacer une vieille forme de

la violence par une autre, qui apportera avec soi les mêmes maux que ceux dont souffre maintenant le peuple russe. C'est ce que nous voyons en Europe et en Amérique où existent même militarisme, mêmes impôts, même accaparement de la terre.

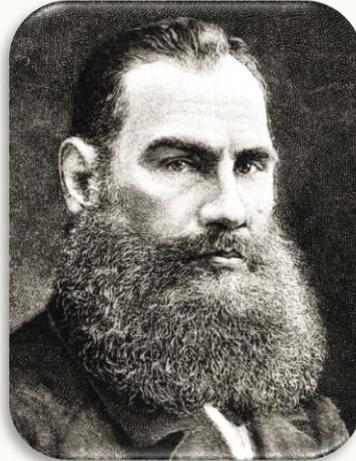
Et le fait que la majorité des révolutionnaires pose comme idéal l'État socialiste, qui ne peut s'obtenir que par la violence la plus cruelle, et qui, s'il était un jour atteint, priverait les hommes des dernières bribes de liberté, ce fait montre uniquement que ces hommes n'ont aucun nouvel idéal.

L'idéal de notre temps ne peut être la modification de la forme de la violence, mais son anéantissement complet, qu'on peut atteindre par la non-obéissance au pouvoir humain.

De sorte que si les hommes des classes citadines veulent réellement contribuer à la grande transformation qui s'opère, la première chose qu'ils doivent faire c'est de renoncer à cette activité révolutionnaire, cruelle, antinaturelle, inventée, qui est la leur maintenant, de s'établir à la campagne, y partageant les travaux du peuple ; puis, après avoir appris de lui la patience, l'indifférence et le mépris du pouvoir, et principalement l'amour du travail, non seulement ne pas exciter les hommes à la violence, comme ils le font maintenant, mais, au contraire, les garder de toute participation dans l'activité violente, de toute obéissance à n'importe quel pouvoir imposé, enfin, les aider, si besoin en est, de leurs connaissances scientifiques, dans l'explication des questions qui, inévitablement, surgiront avec l'anéantissement du gouvernement.

L'ORGANISATION DE LA SOCIÉTÉ AFFRANCHIE DU GOUVERNEMENT PAR LA VIOLENCE

Léon Tolstoï
1906



Mais comment, sous quelle forme, peuvent vivre les hommes du monde chrétien s'ils ne vivent pas sous forme d'État, en obéissant au pouvoir gouvernemental ?

Ce sont ces mêmes qualités du peuple russe, grâce auxquelles j'estime que la révolution doit commencer et se faire non ailleurs, mais précisément en Russie, qui donnent la réponse à cette question.

L'absence de pouvoir, en Russie, n'empêcha jamais la constitution de communes agricoles. Au contraire, l'immixtion du pouvoir gouvernemental fit toujours obstacle à cette organisation intérieure, propre au peuple russe.

Le peuple russe, comme la plupart des peuples agricoles, s'est naturellement groupé, telles les abeilles dans les ruches, en certaines agglomérations sociales, **satisfaisant entièrement aux besoins de la vie communale des hommes**. Partout où les Russes s'installèrent sans l'immixtion du gouvernement, **ils établirent entre eux une direction, non violente, mais basée sur l'entente réciproque, avec possession commune de la terre, et qui satisfaisait complètement aux besoins de la vie en commun**.

De telles communes ont peuplé, sans aucune aide du gouvernement, toutes les frontières orientales de la Russie. Elles sont allées en Turquie, comme les *Nekrassovtsé*, et, gardant là leur caractère de commune chrétienne, ont vécu et vivent en paix sous le pouvoir du sultan. De pareilles communes, sans le savoir elles-mêmes, allèrent en Chine, en

Asie Mineure, et vécurent là très longtemps, n'ayant besoin d'aucun gouvernement, sauf leur direction intérieure.

Ainsi vivent les agriculteurs russes, — la grande majorité de la population russe — sans avoir besoin du gouvernement, mais le supportant seulement. Pour le peuple russe, le gouvernement ne fut jamais un besoin, mais toujours un fardeau.

L'absence du gouvernement — de ce même gouvernement qui maintient par force, en faveur du propriétaire terrien, le droit de jouir de la terre — ne fera qu'aider à cette vie communale, rurale, que le peuple russe regarde comme la condition nécessaire de la bonne vie. Elle y aidera parce que, détruisant le pouvoir qui soutient la propriété foncière, elle affranchira la terre et donnera à tous les hommes des droits égaux sur elle.

C'est pourquoi les Russes n'ont pas besoin de renverser le gouvernement, et d'inventer de nouvelles formes de la vie communale destinées à remplacer les anciennes. Les formes communales, propres au peuple russe, existent déjà et ont toujours satisfait aux besoins de sa vie sociale.

Elles consistent dans cette direction commune, avec l'égalité de tous les membres du *mir*, dans cette formation d'*artels* pour les entreprises industrielles, et la propriété commune de la terre. ***La révolution qui se prépare dans le monde chrétien et qui commence maintenant chez le peuple russe se distingue des autres révolutions, précisément en ce que celles-ci détruisaient sans réédifier ou remplaçaient une forme de la violence par une autre, tandis que la révolution future ne doit rien détruire : il n'y a qu'à cesser de participer à la violence, à ne pas arracher la plante et la remplacer par quelque chose d'artificiel sans vie, mais à écarter ce qui gênait sa croissance.*** En conséquence, ce ne sont pas les hommes pressés, hardis, ambitieux, — qui, ne comprenant pas que la cause du mal contre lequel ils luttent est dans la violence, ne se représentent aucune forme de la vie sociale en dehors d'elle, attaquent aveuglément, sans réfléchir, la violence existante pour la remplacer par une nouvelle — qui aideront à la grande révolution qui va s'accomplir. ***Seuls les hommes qui, sans rien abattre, sans rien briser, arrangeront leur vie indépendamment du gouvernement, et qui, sans lutte, supporteront toute violence commise sur eux, mais ne participeront point au gouvernement, ne lui obéiront point, ceux-là seuls aideront à la révolution actuelle.***

Le peuple russe, en immense majorité agricole, ne doit que continuer de vivre comme il vit maintenant, de la vie agricole communale, et *ne point participer aux œuvres du gouvernement ni lui obéir*.

Plus le peuple russe tiendra à cette forme de la vie qui lui est propre, moins le pouvoir gouvernemental, violateur, s'immiscera dans sa vie, et plus facilement il sera anéanti, car il trouvera toujours de moins en moins de prétextes pour s'immiscer et de moins en moins d'aide pour accomplir ses actes de violence.

Ainsi, à la question : Quelles seront les conséquences du refus d'obéissance au gouvernement ? On peut répondre avec assurance que ce sera l'anéantissement de cette violence qui force les hommes à entrer en guerre les uns contre les autres, et qui les prive du droit de jouir de la terre.

Et les hommes affranchis de la violence, ne se préparant plus à la guerre, ne se battant plus les uns contre les autres, et pouvant jouir de la terre, naturellement retourneront à ce travail agricole, propre à l'homme, au labeur le plus sain, le plus moral, avec lequel les efforts de l'homme sont dirigés vers la lutte contre la nature et non contre les hommes, à ce labeur sur lequel sont basées toutes les autres branches du travail et qui ne peut être abandonné que par les hommes soumis à la violence.

La cessation de l'obéissance au gouvernement doit amener les hommes à la vie agricole. Et la vie agricole les conduira à l'état communal le plus naturel, à cette vie de petites communes placées dans des conditions agricoles équivalentes. Il est très probable que ces communes ne vivront pas séparément et formeront entre elles, suivant les conditions économiques de race et de religion, de nouvelles unions libres, mais absolument différentes des anciennes communes gouvernementales basées sur la violence.

La négation de la violence ne prive pas les hommes de la possibilité de s'unir, mais les unions basées sur l'accord mutuel ne peuvent se former que quand seront détruites les unions basées sur la violence. Pour construire une nouvelle maison solide à la place de celle qui tombe en ruines, il faut enlever de celle-ci jusqu'à la dernière pierre et bâtir tout à neuf.

De même avec ces unions qui pourront se former entre les hommes après la destruction de celles qui ont pour fondement la violence.

CE QUE DEVIENDRA LA CIVILISATION

Léon Tolstoï
1906



Eh bien ! Qu'advient-il de tout ce que les hommes ont élaboré ? Que deviendra la civilisation ?

« Le retour au singe, la lettre de Voltaire à Rousseau, disant qu'il faut apprendre à marcher à quatre pattes : le retour à une vie animale quelconque », disent les hommes qui sont tellement convaincus que la civilisation dont nous jouissons est un très grand bien qu'ils n'admettent pas même la pensée de renoncer à la moindre chose donnée par elle.

« Comment remplacer par la forme déjà dépassée par l'humanité — les communes agricoles, grossières, perdues au fond de la campagne — nos villes avec leurs chemins de fer électriques, souterrains et aériens, leurs phares électriques, leurs musées, leurs théâtres, leurs monuments ? » diront ces hommes. — « Oui, et avec leurs quartiers miséreux, les *slums* de Londres, de New-York, des grandes villes, avec leurs maisons de tolérance, les banques, les bombes explosives contre les ennemis extérieurs et intérieurs, avec leurs prisons, leurs échafauds, leurs millions de soldats » dirai-je, moi.

« **La civilisation, notre civilisation, est un grand bien** », disent les hommes. Mais **ceux qui ont cette conviction appartiennent à cette minorité qui vit non seulement dans cette civilisation, mais par elle** ; qui vit dans l'aisance, presque dans l'oisiveté, en comparaison du labeur des ouvriers, et ainsi uniquement parce que cette civilisation existe.

Tous ces hommes : rois, empereurs, présidents, princes, ministres, fonctionnaires, militaires, propriétaires fonciers, marchands, ingénieurs, médecins, savants, peintres, professeurs, prêtres, écrivains, sont si sûrs que notre civilisation est un grand bien qu'ils ne peuvent admettre la pensée de la voir disparaître ou même se modifier.

Mais demandez à la grande masse des peuples agriculteurs, des peuples slave, chinois, hindou, russe, aux neuf dixièmes de l'humanité, si cette civilisation, qui semble un bien supérieur à ceux qui vivent en dehors de l'agriculture, est un bien ou non ? Chose étrange, les neuf dixièmes de l'humanité répondront tout autrement. Ils savent qu'ils ont besoin de la terre, du fumier, de l'arrosage, du soleil, de la pluie, des forêts, des récoltes, de quelques instruments aratoires très simples, qu'on peut fabriquer sans abandonner la vie agricole. Mais de la civilisation ou ils ne savent rien, ou elle se présente à eux sous l'aspect de la débauche des villes, avec leurs prisons et leurs bagnes, ou sous l'aspect des impôts et des monuments inutiles, des musées, des palais, ou sous forme de douanes qui empêchent la libre circulation des produits, ou sous l'aspect des canons, des cuirassés, des armées, qui ravagent des pays entiers. Et alors ils disent que si c'est cela la civilisation elle ne leur est pas nécessaire ; et qu'elle est même nuisible.

Les hommes qui jouissent des avantages de la civilisation, prétendent qu'elle est un bien pour toute l'humanité, mais dans ce cas ils ne peuvent être témoin, étant juge et partie.

On ne peut nier que nous ne sommes maintenant loin dans la voie du progrès technique ; mais qui est loin dans cette voie ? Cette petite minorité qui vit sur le dos du peuple ouvrier. Et le peuple ouvrier, celui qui sert les hommes qui jouissent de la civilisation, dans tout le monde chrétien, continue de vivre comme il vivait il y a cinq ou six siècles, profitant seulement de temps en temps, des rogatons de la civilisation.

Si même il vit mieux, la distance qui sépare sa situation de celle des classes riches est plutôt plus grande que celle qui existait il y a six siècles. Je ne dis pas, comme pensent plusieurs, que la civilisation n'étant pas un bien absolu nous devons rejeter d'un coup tout ce que les hommes ont élaboré pour la lutte contre la nature, mais je dis que pour affirmer que ce que les hommes ont élaboré sert réellement à leur bien, il est nécessaire que tous, et non une petite minorité, en jouissent, il ne faut pas que certains soient privés par force de leur avoir pour les autres, sous prétexte que ces biens retourneront un jour à leurs descendants.

Nous regardons les pyramides d'Égypte et nous sommes stupéfiés de la cruauté et de la folie de ces hommes qui en ordonnèrent la construction et de ceux qui exécutèrent leurs ordres. Mais combien plus cruelle et plus inepte est la construction de ces maisons de dix, trente-six étages que les gens de notre monde civilisé construisent dans les villes, et dont ils sont fiers. Autour, la terre avec ses plantes, ses forêts, ses eaux limpides, son air pur, son soleil, ses oiseaux, ses animaux ; et les hommes, avec d'énormes efforts barrant aux autres le soleil, édifient des maisons de trente-six étages qui se balancent au vent, et où il n'y a ni herbe, ni arbre, où l'air et l'eau sont souillés, où toute la nourriture est falsifiée et corrompue et la vie difficile et malsaine. N'est-ce pas une preuve évidente de l'insanité de toutes les sociétés, qui, non seulement conseillent des folies pareilles mais encore en sont fières ? Et ce n'est pas un exemple unique. Regardez autour de vous, et à chaque pas vous verrez de pareilles maisons de trente-six étages qui valent les pyramides d'Égypte.

Les défenseurs de la civilisation disent : « Nous sommes prêts à réformer ce qui est mal, seulement que tout ce que l'humanité a élaboré reste intact. »

Mais c'est ce que dit à son docteur le débauché, qui, par sa mauvaise conduite, a gâché sa situation et sa santé, et qui est prêt à faire tout ce que le médecin lui ordonnera à condition qu'il puisse continuer sa vie de débauche. À un tel homme, nous disons que pour améliorer son état, il doit cesser de vivre comme il vit. Il est temps de dire la même chose à l'humanité chrétienne et de le lui faire comprendre.

L'erreur inconsciente — et parfois consciente — que commettent les défenseurs de la civilisation, c'est de la prendre pour but, tandis qu'elle n'est qu'un moyen, et de la considérer toujours comme un bien. Mais elle ne sera le bien que quand les forces dominantes de la société seront bonnes. Les substances explosibles sont très utiles pour construire une route, mais très dangereuses dans les bombes. Le fer est très utile pour les instruments aratoires mais très pernicieux quand il est employé pour les engins de guerre et les verrous des prisons. La presse peut répandre de bons sentiments et des idées sages, mais, avec un succès plus grand encore, des idées fausses et dépravantes. La civilisation est un bien ou un mal selon que le bien ou le mal domine dans la société. Dans notre société où la minorité exploite la majorité, elle est un grand mal. La civilisation, chez nous, n'est qu'une arme de trop de l'oppression de la majorité par la minorité dominante.

Il est temps que les hommes des classes supérieures comprennent que ce qu'ils appellent la civilisation — la culture — n'est qu'un moyen et la conséquence de cet esclavage dans lequel la petite minorité oisive du peuple tient l'immense majorité laborieuse. Notre salut n'est pas dans cette voie que nous avons suivie ; il n'est pas dans la conservation de tout ce que nous avons élaboré, mais il se trouve dans notre aveu de nous être engagés dans une voie fautive, d'être tombés dans l'ornière d'où il nous faut sortir, sans se soucier de retenir ce que nous avons, mais, au contraire, en jetant bravement tout ce qui nous est le moins nécessaire, ce que nous avons traîné avec nous, afin d'arriver d'une façon quelconque (même à quatre pattes) sur un sol ferme.

La vie bonne et raisonnable consiste à choisir, parmi beaucoup d'actes ou entre beaucoup de voies qui se présentent, les actes les plus raisonnables, la direction la meilleure. Or l'humanité chrétienne, dans sa situation présente, doit choisir entre ces deux choses : ou poursuivre dans cette mauvaise voie, où la civilisation existante donne les plus grands biens au plus petit nombre, retenant les autres dans la misère et l'esclavage ; ou immédiatement, sans le remettre à un avenir plus ou moins éloigné, renoncer en partie ou totalement aux avantages qu'a donnés cette civilisation à quelques privilégiés, et qui empêchent l'affranchissement de la majorité des hommes de la misère et du servage.

